

# Le *Zeitgeist* des décroissants : continuités historiques et diversité idéologique d'un mouvement d'anticonsumation<sup>1</sup>

Philippe Robert-Demontrond

CREM UMR CNRS 6211

Université de Rennes I

> philippe.robert@univ-rennes1.fr

**Résumé :** Opérant par une analyse sociodiscursive du *Zeitgeist* des décroissants, nous montrons que ce mouvement social n'est pas homogène, qu'il présente plusieurs voix; qu'il existe des invariants, transhistoriques, qui font que ces voix entretiennent de fortes homologues avec d'autres, passées; qu'il existe des antagonismes tels que ces voix inclinent la décroissance vers une cacophonie, plus qu'une polyphonie.

**Mots clés :** anthropologie, imaginaires, résistance, décroissance

**Abstract :** A sociodiscursive analysis of the degrowthists' *Zeitgeist* enables us to show here several elements. First, this social movement is not homogeneous. Second, it integrates various voices. Thirdly, there are transhistorical invariants, so that these voices are homologous with past ones. Finally there are antagonisms in this *Zeitgeist* so that, eventually, these voices bring the degrowth to a cacophony more than to a polyphony.

**Keywords :** anthropology, imaginary, resistance, degrowth movement

Des temps plus anciens que ceux d'aujourd'hui continuent à vivre (Bloch, 1977).

LE MARKETING se trouve, ces dernières années, confronté à la montée en puissance de divers mouvements sociopolitiques, qui tous en contestent la légitimité – et ce, tant au plan fonctionnel qu'existential (Micheletti, 2003; Seyfang, 2006). Ce trait commun, qui en assure l'identité, est l'un des rares que l'on puisse noter, et l'observateur reste souvent perplexe face à la variété complexe de ces mouvements, différant fortement entre eux dans leurs idées et leurs idéaux, dans leurs projets et programmes, dans leurs formes institutionnelles comme dans l'échelle de leurs actions, ou de leurs ambitions. En vérité, c'est d'une mouvance dont il s'agit, d'un mouvement de mouvements, réellement mouvant – évoluant sans cesse (Lemay, 2005). Depuis peu, l'un d'entre ceux-ci affirme son importance : son développement s'inscrit dans une logique qui, à la différence de la plupart

1. Cet article reprend le contenu d'une communication effectuée à l'occasion des 15<sup>e</sup> journées de Recherche en marketing de Bourgogne, qui se sont tenues les 18 et 19 novembre 2010 à Dijon. Cette communication est accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://leg.u-bourgogne.fr/CERMAB/z-outils/documents/actesJRMB/JRMB15-2010/Robert-Demontrond.pdf>.

des autres mouvements « de résistance » (Morris, 2001), n'est pas d'alter-consommation mais d'anticonsumption<sup>2</sup>. Le thème de la décroissance est alors saillant, explicitement ou implicitement<sup>3</sup>.

Ce dont il s'agit ici varie fortement autour d'un noyau commun d'idées comprenant, à grands traits, un souci de minimisation de la consommation, notamment énergétique, et un rejet des marques, du marketing, de la grande distribution, de tous les dispositifs persuasifs, de tous les systèmes socio-économiques qui incitent à la consommation. Ces idées s'imposent aujourd'hui dans l'espace public, dans l'arène politique, sous la forme d'un nouveau mouvement social (NMS)<sup>4</sup>. Du fait de son importance, ce mouvement a été diversement étudié, directement ou indirectement, tantôt sous l'angle des systèmes de représentations qu'il porte, tantôt sous l'angle des nouvelles pratiques de consommation qu'il emporte (e. g., pour des publications récentes, Craig-Lees et Hill, 2002; Shaw et Newholm, 2002; Stammerjohan et Webster, 2002; Zavestoski, 2002; Cherrier et Murray, 2007; Fournier, 2008; Cherrier, 2009b; Ballantine et Creery, 2010; Black et Cherrier, 2010; Ozanne et Ballantine, 2010; Shaw et Moraes, 2010). Afin de compléter ces diverses investigations, essentiellement ancrées dans des questionnements d'ordre psychosociologique et / ou sociologique, et contextualisées dans un autre environnement culturel que l'environnement français<sup>5</sup>, il s'agit d'étudier ici, en se positionnant dans une perspective anthropologique, le *Zeitgeist* de la décroissance en France.

Avancé par Herder (Grimm, 1993), puis très diversement repris, notamment par Hegel (Bourgeois, 2006), marquant dès lors significativement la pensée des faits et phénomènes sociaux, exploité ensuite par Schumpeter (1954) pour l'étude historique des comportements économiques et diversement repris depuis dans cette perspective (e. g. Irving et Klenke, 2004; Voigt, 2007; Murthy et McKie, 2008; Davis, 2010), le concept de *Zeitgeist* définit quelque espèce de catégorie *a priori* de l'esprit, d'ordre collectif et non pas individuel. En effet, le *Zeitgeist* constitue un système d'idées, d'images et de valeurs qui, déterminant une certaine ambiance intellectuelle, culturelle, fonde les pratiques, les comportements

2. Le discours des décroissants s'avère être construit sur une pensée théorisée, sur une littérature indigène très dense, qui fournissent aux locuteurs un stock de narratèmes et d'idéologèmes (voir, pour une revue de cette littérature, Robert-Demontrond, 2008). Le signifiant « anticonsumption » est ici considéré dans la perspective, *emic*, de cette littérature. Entendu comme un « mot-obus », et un « mot d'ordre », il y désigne un projet de réduction drastique de la consommation (notamment des biens et services marchands). Rapportés à la classification proposée par Iyer et Muncy (2009), ses significés couvrent exclusivement les logiques dites « *general-societal* » et « *general-personal* », écartant celles dites « *brand-societal* » et « *brand-personal* », plus ponctuelles (relatives à un refus d'objets singuliers, et non pas du système économique, dans sa globalité).
3. Le programme sociopolitique de la décroissance, anticonsumériste, antiproductiviste et écologiste, se définit, de manière synthétique, en une liste d'actions initialement déclinées en 6 « R » (Latouche, 2003), liste ensuite étendue à 8 « R » (Latouche, 2006) : « Réévaluer, reconceptualiser, restructurer, redistribuer, relocaliser, réduire, réutiliser, recycler ». Pour une étude des fondements théoriques de ce programme, voir Robert-Demontrond (2008).
4. Les NMS sont notablement caractérisés par leur ancrage « post-matérialistes », relativement aux mouvements contestataires « traditionnels », matérialistes (focalisés sur la lutte des classes). Sur l'évolution de ces mouvements, voir notamment Sommier (2001; 2003), Agrikoliansky et Sommier (2005).
5. On compte peu d'études académiques sur la décroissance en France. L'ouvrage de Crettiez et Sommier (2006), portant sur « la France rebelle », ne lui consacre ainsi que deux pages – intégrées dans une partie traitant de l'anticonsumption. Le mouvement social est alors signalé comme participant, de façon la plus active et la plus poussée, à la critique de la consommation.

individuels et collectifs, et inspire les créations, jusqu'à celles qui sont considérées comme les plus personnelles. Il est atmosphère, air du temps<sup>6</sup>, influençant les styles et modes de vie individuels, et scandant « la respiration sociale » (Maffesoli, 2003).

Parmi les divers éléments constitutifs du *Zeitgeist* des décroissants, il en est un qui, dès l'entame de la recherche, avant toute investigation approfondie, s'avère d'importance – élément sur lequel l'interrogation va donc en premier porter : la temporalité (ou *Zeitlichkeit*), le mode d'« être-dans-le-temps » des décroissants. Partant de cette observation liminaire, il s'agit d'interroger ce qui, dans le *Zeitgeist* de cet univers social, paraît immédiatement très prégnant : l'idée de « Chute », l'idée d'un présent marqué par l'imminence d'une catastrophe écologique, immense, se déclinant jusqu'en fin d'un monde, ou du monde<sup>7</sup>.

Après un descriptif de la méthode exploitée pour ce questionnement, nous montrerons que le *Zeitgeist* des décroissants n'est pas homogène, que ce mouvement doit être lui-même compris comme une mouvance socioculturelle, comme un mouvement de mouvements, différenciés significativement dans leur rapport existentiel au temps (dans leurs façons « d'habiter le temps »). Et nous montrerons que ces mouvements sont animés par des systèmes d'idées que l'on retrouve, en d'autres temps, liés à la perception de mêmes moments historiques.

## Méthode

Le mode d'investigation adopté ici suit une logique particulière : non pas seulement inductive, mais également abductive. Il s'agit effectivement de cadrer l'interprétation des informations produites au cours de l'enquête dans une perspective où s'impose l'idée d'invariants. Il s'agit d'apparenter le *Zeitgeist* identifié dans le temps présent à d'autres, passés : d'identifier une structure anthropologique<sup>8</sup>, transhistorique, de croyances, de représentations, de pratiques également.

6. Durand (1989), dans ses analyses des structures anthropologiques de l'imaginaire, parle dans le même sens de « climat ». Réduit au champ linguistique, le *Zeitgeist* est *doxa* – il correspond au « pré-fab » d'une époque (Amossy, 2005), au déjà-dit qui fonde et cadre ce qui est dit.

7. La récurrence de cette idée de Chute, « version moderne du jugement dernier si on ne fait rien » (source : <http://www.agoravox.fr/tribune-libre/article/la-croissance-confisquee-un-hold-57178>), marque fortement les discours. Tous soulignent (comme un manuel pédagogique les présente), « l'urgence de la situation face à l'imminence d'une catastrophe environnementale » (source : <http://www.formater.com/>). « Le futur, qui jadis nous fascinait, car chargé de promesses, se révèle lourd de menaces apocalyptiques », constate ainsi Benasayag (1998, 11), théoricien de la décroissance. Pour l'étiquetage de cette topique, le terme « Chute » est ici retenu car : 1/ il permet de subsumer sous une même catégorie des concepts variés, récurrents dans les discours (catastrophe, crise, effondrement, déclin, décadence, chaos climatique et krach écologique, etc.); 2/ il rend directement compte de la métaphore spatiale qui, fondant les imaginaires, organise ici les représentations et les récits; 3/ il sert ainsi une précaution nominaliste, nécessaire dès lors que l'on engage une réflexion transhistorique, où varient les usages linguistiques : le terme capte efficacement un signifié qui court sous des signifiants divers, plus chargés que lui en connotations variées.

8. Le concept de structure se rattache ici à celui de « *Sinnstrukturen* », exploité dans toute la littérature dite de « l'herméneutique objective » (Oevermann *et al.*, 1979). Le terme n'a ainsi que peu de liens avec ce que l'on entend communément dans le structuralisme français, mais beaucoup plus avec la théorie de Chomsky, sur la grammaire générative, et avec la théorie mythanalytique de Durand.

Les décroissants développent un discours qui, par beaucoup d'aspects, paraît absolument nouveau (il est d'ailleurs régulièrement présenté comme tel) : nouveau au regard des problèmes traités (problèmes écologiques, climatiques, appréhendés comme une menace inédite pour la survie même de l'humanité<sup>9</sup>), et nouveau au regard des réponses avancées, qui ne relèvent pas de la technoscience (appréhendée comme un problème fondamental, et non pas une solution). À rebours de cette idée de nouveauté (par contestation de sa radicalité, et non pas de son existence), on retient ici l'hypothèse d'un retour éternel du même, sous la surface de changements apparents (le *Immerwiedergleich* de Benjamin, 1974). Il s'agit alors d'élucider ce que Bloch (1977) nomme la « non-contemporanéité » (*Ungleichzeitigkeit*) dans ce qui est empiriquement contemporain. À cet effet, la recherche entreprise consiste à parcourir les pratiques signifiantes pour repérer, dans les signifiés, des thématiques récurrentes – une topique, au sens aristotélicien, une gnoséologie (un système de croyances, producteur de croyances) et une axiologie (un système de valeurs). L'identification du *Zeitgeist* implique ainsi, suivant la méthode d'analyse sociodiscursive dessinée par Angenot (2006, § 8), la « recherche des invariants, des “lieux communs”, des dominances et des récurrences, de l'homogène et du régulé dans la diversité et cacophonie apparentes, des principes de cohésion, des contraintes et des coalescences qui font que le discours social n'est pas une juxtaposition de formations discursives autonomes, refermées sur leurs traditions propres, mais un espace d'interactions ». Il s'agit plus précisément de repérer « les tendances générales, les avatars locaux de formes et de thèmes fondamentaux, la rumeur d'une “basse continue” derrière les variations d'une série de “motifs”, la permanence de la *doxa* dans la surprise des paradoxes, l'éternel retour de certains paradigmes, présuppositions et constantes dans les désaccords apparents et les individuations, les productions qu'une époque accueille comme “originales” » (Angenot, 2006, § 9).

Les matériaux colligés dans cette perspective constituent ce que l'on nomme à présent le « texte de la décroissance ». Ces matériaux sont issus de pratiques signifiantes très variées : 1/ publications issues de mouvements revendiquant explicitement l'étiquette de « décroissance » ou « d'objection de croissance » (tracts, sites Internet assurant la diffusion d'écrits, mais aussi de vidéos de conférences et de débats publics, d'entretiens, de témoignages, de reportages – cf. annexe 1) ; 2/ discours tenus par des internautes sur des sites traitant de la décroissance, soit constamment (par vocation), soit ponctuellement (à l'occasion de débats d'idées, de discussions d'articles, livres ou films consacrés à des thèmes supposés liés à la décroissance) ; 3/ conversations et entretiens centrés avec des sujets s'affirmant décroissants ou reconnaissant une proximité idéologique avec des mouvements s'affichant explicitement décroissants (n = 26)<sup>10</sup> ; 4/ entretiens effectués

9. Ce caractère inédit fonde notablement l'invention dernière, en sciences, du concept d'« ère anthropocène » comme nouvelle période géologique, marquée par la capacité de l'humanité de modifier radicalement la biosphère, à l'échelle planétaire.

10. Le signifié est plus important que le signifiant : beaucoup de décroissants refusent effectivement cette étiquette – refusent plus généralement toute étiquette, en tant que cela signifie, pour eux, une forme d'objectivation des sujets, et plus encore une forme « d'encasement » (homme, pays de Saint-Malo). Pour certains, comme en témoigne Piro (2009), « ça fait secte, voire péjoratif » ; plusieurs revendiquent l'expression, alternative, « d'objecteurs de croissance », estimée faire « moins réactionnaire, et plus militant » (source : <http://forum.decroissance.info/>).

lors de précédentes enquêtes qui, menées de 2005 à 2008, ont traité de problématiques apparentées sémantiquement à la décroissance (n = 51) – commerce équitable local et post-altermondialisme, mouvement des Amaps (Robert-Demontrond et Joyeau, 2007; Robert-Demontrond, 2008 et 2009)<sup>11</sup>.

Les divers matériaux colligés participent à la constitution du « texte » de la décroissance – l'échantillon qu'ils colligent étant construit pour en assurer la représentativité théorique (Miles et Huberman, 2003). Ce texte est appréhendé ici comme un « hypertexte », au sens de Genette (1992), autrement dit comme un texte dérivé d'autres, lui préexistant (dits « hypotextes »), dont il est la répétition, l'actualisation. L'identification de ces hypotextes s'effectue selon le protocole construit par Durand (1996; 2005) pour la mythanalyse des imaginaires collectifs : identification des narratèmes et idéologèmes les plus saillants (les plus redondants) dans les matériaux collectés sur le terrain ; puis, définition, selon leurs cooccurrences, leurs associations, de « formes textuelles » ; puis, recherche, par comparaison, de formes transhistoriques, présentant avec elles de fortes analogies (cf. également Robert-Demontrond, 2006). Ces hypotextes, ainsi identifiés, sont décrits selon leurs composants essentiels ; ensuite, leurs actualisations respectives dans le texte de la décroissance sont explicitées et analysées.

## Les hypotextes de la décroissance

Parmi les dimensions constituant les cadres analytiques de la temporalité, il en est deux dominantes. La première distingue diverses orientations temporelles (respectivement passé / présent / futur), comme aires temporelles privilégiées par les acteurs sociaux (Bergadàa, 1990). La seconde distingue deux représentations types du vécu, tantôt « mécanique », tantôt « messianique » (Benjamin, 1974). Au temps mécanique correspond le sentiment que le monde n'est jamais qu'un jeu triste (*Trauerspiel*). L'impression de répétition, de vacuité sémantique, induit alors l'ennui et la mélancolie. Au temps messianique correspond, au contraire, un vécu du monde à fortes tensions et densités cognitives, affectives et conatives. Le présent est en ce cas perçu comme un temps fécond de changements, offert au mouvement, ouvert sur l'avenir. Dans le texte étudié de la décroissance, ces deux dimensions de la temporalité ne sont pas pensées à l'identique par tous les acteurs. Les différences entre les discours produits sont au contraire d'importance ; leur analyse permet ainsi l'identification de trois types de *Zeitgeist*, lesquels n'ont pas le statut de concepts historiographiques : il s'agit de formes cycliques, d'hypotextes. Ceux-ci sont retracés ci-après, dans leurs composants essentiels ; puis, leurs actualisations respectives dans le texte de la décroissance sont explicitées.

---

11. Chronologiquement, la recherche a suivi cet ordre : il s'est initialement agi de se familiariser avec les concepts théoriques et les cadres programmatiques du mouvement, en étudiant des discours « pesés » (marqués, dans leur énonciation, par un fort degré de réflexivité) ; puis, il s'est agi d'étudier des discours plus spontanés (à plus faible degré de réflexivité) ; ensuite, il s'est agi de discuter des comportements, des pratiques. La dernière étape, donnant lieu à une analyse secondaire des données (Chaubaud et Germain, 2006), n'est intervenue qu'à la fin de la recherche, dans un souci de contrôle de la robustesse du modèle progressivement élaboré.

## « *Sehnsucht* » et romantisme

Le premier *Zeitgeist* identifié dans le texte étudié relève du romantisme. Partant de diverses analyses théoriques de celui-ci, qui en explicitent la structure gnoséologique et axiologique (Richard, 1999 ; Weber, 2000 ; Gauthier, 2001 ; Lacroix, 2001 ; Löwy et Sayre, 2005 ; Safranski, 2007), on montre ici l'existence (la permanence) des motifs cognitifs, affectifs et conatifs de ce *Zeitgeist* dans ce premier type de discours des décroissants. Lequel discours se présente donc comme un hypertexte.

### L'hypotexte

En tant que *Zeitgeist*, le romantisme est caractérisé par un système d'oppositions que définit la valorisation discursive, respectivement : 1/ du passé contre la modernité (suivant le modèle antique de l'opposition entre un « âge d'or » et un « âge de fer ») ; 2/ de la nature et de l'organique, de l'authentique, contre la culture et le mécanique, l'artificiel ; 3/ de l'unité systémique, homme-monde, contre la césure homme / nature ; 4/ de l'unicité, de la singularité individuelle, de l'excentricité (jusqu'à l'apologie du monstrueux), et de l'effort de formation de soi (ou *Bildung*) contre l'homogénéité, l'uniformité, la conformité sociale, contre encore la préformation, le formatage de soi par le social ; 5/ de la figure existentielle du poète (de l'intuition, de l'irrationnel, du rêve et de la fantaisie, des passions, du merveilleux et du subjectif), du « monde inspiré » au sens de Boltanski et Thévenot (1991), contre la figure du bourgeois, contre les « mondes industriels et marchands » (la raison calculatrice et classificatrice, l'objectivité et le contrôle de soi ainsi que la quête des richesses matérielles).

Ces premières valorisations induisent, par extension, une exaltation nostalgique : 1/ de l'enfance, de l'innocence originelle, de l'ingénu ; 2/ des traditions populaires, du folklorique (comme système mémoriel des origines culturelles, où l'on peut infiniment puiser des ressources patrimoniales) ; 3/ du village et de la communauté, de la *Gemeinschaft* (du « monde domestique », d'un univers clos, d'interconnaissance, d'intimité), contre la ville et la société, contre la *Gesellschaft* (le « monde civique », impersonnel, où prévalent les relations contractuelles et la règle générale) ; 4/ du pays (*Heimat*) et du paysan, figures des origines, dépositaires de l'identité collective, contre l'industriel et le marchand, le cosmopolitisme, l'universalisme ; 5/ du sentiment religieux, finalement, du sens du sacré, de la transcendance (avec une inclination au paganisme, à l'animisme, dotant l'univers d'une âme – *Weltseele*), contre les univers profanes, désenchantés, de la technique et de la science et contre les idéologies modernes, matérialistes, de toute-puissance.

Au plan conatif, le romantisme éclate en divers mouvements – selon les formes de nostalgie prévalant, inhibitrices ou dynamisantes (Robert-Demontrond, 2002). En ce dernier cas, la nostalgie est « *Sehnsucht* », pleinement active, et non pas contemplative. Marquée par l'insatisfaction du moment présent, elle est désir d'évasion, hors d'un temps médiocre. Elle est désir d'un « arrière-monde », d'un « sur-réel ». Il s'agit alors d'un processus d'esthétisation du monde. Un programme selon lequel « *die Welt muß romantisiert werden* » (Novalis, 1798) – « le monde doit être romantisé ». Et ce, en conférant « au quotidien un mystérieux prestige, au connu la dignité de l'inconnu, au fini l'apparence de l'infini »

(Novalis, 1798). La représentation imagée de la dynamique du monde qui caractérise ce *Zeitgeist* dessine un trait curvilinéaire : une courbe en U, transcrivant l'imaginaire optimiste et volontariste d'un possible « mieux » à venir, à conquérir, après la Chute.

### L'hypertexte

Ces divers éléments, qui définissent autant de narratèmes et d'idéologèmes constitutifs de l'hypertexte romantique, se retrouvent, à des degrés d'actualisation variés, dans le discours de ceux que l'on nommera les « décroissants de la *Sehnsucht* »<sup>12</sup>.

Ceux-ci se vivent effectivement dans un monde en chute, dans un temps où triomphent des puissances maléfiques, les valeurs bourgeoises de l'ordre et de la mesure, du comensurable et du substituable, du monétaire (contre l'esprit poétique, contre les valeurs d'unicité, de singularité, de gratuité). Le discours des décroissants de la *Sehnsucht* s'avère notablement marqué par le développement d'une critique réglée de la technoscience (du génie génétique et des engrais chimiques, des innovations artificialisant l'alimentation, de l'énergie nucléaire et des nanotechnologies). La contestation de ces diverses innovations s'avère fondée par un imaginaire qui, actualisant la mythologie romantique du Golem de Prague, de l'apprenti sorcier et de Frankenstein (Robert-Demontrond, 2009), déploie toujours l'idée d'une création devenant autonome, se retournant contre son créateur, provoquant finalement sa perte.

Ça fait vraiment peur, là. Ce qui arrive, là. Ça fait encore plus peur, quoi. Il y a vraiment des trucs comme ça, qui font vraiment peur, quoi. On est dans un monde de nouvelles technologies, du virtuel. Ça fait peur aussi, quoi, les modifications génétiques, tout ce qui peut se faire. On parle des nanotechnologies aussi, des technologies du minuscule. On sait pas ce que ça va être, tout ce que ça peut faire. Quand tu vois à quelle vitesse ça évolue. Ça nous échappe tout ça, et ça va faire mal, tu vas voir. Ça va mal finir, tout ça (homme, pays de Vannes).

Le résultat de toute entreprise démiurgique est ainsi pensé comme nécessairement désastreux, punissant l'*hybris* de quiconque veut dominer la Nature<sup>13</sup>. Au contraire de l'idéal prométhéen des « Lumières », les décroissants de la *Sehnsucht* valorisent fortement le lien

12. Chaque désignation relève d'une typologie de *personnages*, et non de personnes. Les décroissants de la *Sehnsucht* ne se rencontrent pas comme personnes. Jamais un individu agit complètement en conformité avec le script comportemental que lui assignerait un type (l'idée de « compromis » est ainsi récurrente dans les discours). Ses activités sont toujours variées : ses discours aussi. Hors même les variations dans le type « décroissance », jamais un décroissant ne se montre constamment décroissant : « Ce n'est pas un mode de vie à part entière. Il n'y a pas une décroissance, mais autant de décroissances possibles que d'individus. La décroissance c'est plutôt une autre façon de penser, prenant en compte les limites de notre planète » (source : <http://forum.decroissance.info/>). « Il existe bien sûr plusieurs degrés de décroissants, plus ou moins forts, plus ou moins rationnels. Mais les décroissants ont quand même tous en commun une vision très pessimiste du futur de l'humanité, ils ont fait une rupture avec le progrès, et notamment sa face la plus visible, celle du progrès technique » (source : <http://lebondosage.over-blog.fr/>).
13. Ce concept d'*hybris* – démesure pensée ici, typiquement, comme « l'esprit de l'économie » (Latouche, 2006) – est d'importance dans le texte de la décroissance : la démesure y est régulièrement dénoncée comme une « faute fondamentale », dont le châtement, « la *némésis* (destruction), [...] a pour effet de faire se rétracter l'individu à l'intérieur des limites qu'il a franchies » (source : <http://www.partipourladecroissance.net/?p=4633>) : décroissance subie, autrement dit, que l'objection de croissance vise à prévenir.

systémique (et mystique) à la « Terre-mère », à Gaïa. « C'est un lien à la vie [...], nous sommes les fils et les filles de la Terre » (femme, pays de Vannes). Tout ce qui lui fait violence est l'objet de rejet. L'idée que la Terre est vivante, est « animée », qu'elle a quelque forme d'âme – idée constitutive de « l'hypothèse Gaïa » (Lovelock, 2007) –, est ici régulièrement reprise : « seule une vigoureuse décroissance nous permettra de garder forte et saine notre mère Gaïa » (Paccalet, 2007, 111). Ce tropisme idéologique vers la nature et le naturel induit un rejet de l'industrialisation des filières agroalimentaires – production massifiée, artificialisée, de plus en plus hors-sol (image ici récurrente), et distribution des produits en circuits longs, dans des points de vente réfléchis autour d'une organisation impersonnelle des transactions<sup>14</sup>. Les mouvements alternatifs à ce processus historique, comme celui dit « de l'agriculture raisonnée », sont également critiqués. Le signifiant « raisonnée » pose de fait ici problème, pour tout ce qu'il dénote et connote. Ce en quoi l'on retrouve, typiquement, cet imaginaire romantique exaltant, selon les mots d'Helvétius (Moutaux, 1988), les « gens passionnés », animés de sentiments, d'imagination et d'intuition, contre l'intellectualité et l'objectivité froide des « gens sensés », raisonnables... « Si nous voulons nous en sortir, ne comptons pas sur les percées scientifiques [...] et pas davantage sur les “révolutions techniques” » (Paccalet, 2007, 114). Dans cette même perspective, le « bio » ne fait ici pas l'unanimité. La filière n'est pas suffisamment « romantisée » ; elle relève trop de la technoscience, du programmé, du monde industriel et marchand, des normes et des contrôles administratifs, de la raison raisonnée.

Bio, en fait, c'est biologique, hein ! Bio-lo-gique. C'est encore de la technique, tout ça. C'est des sciences, machin et tout. Alors, les produits bio, tout ça, moi, je préfère acheter à la ferme que dans les usines. C'est pas mon idée. Je préfère prendre mon produit à des bonnes gens, que de prendre dans des grands machins. Ah, ben oui, là t'as le prix qui est plus bas, mais pas la qualité. Rien du tout. Qu'est-ce qui te dit que c'est bio à 100 % ? J'en sais rien (homme, pays de Saint-Malo).

C'est totalement marketing, tout ça. C'est une machine à fric, quoi. Le but d'une entreprise, c'est de vendre le plus de produits, C'est ça, c'est bien ça. Eh bien là, pour ça, c'est bien calculé ! Ils ont trouvé le filon, le super-filon. Ils te vendent tout ça en masse, et à un prix plus élevé, en plus. C'est trop commercial, tout ça. Le bio, tout ça, c'est que pour faire du chiffre (femme, pays de Rennes).

Contre ces systèmes, ce qui prévaut pour les décroissants de la *Sehnsucht* est le monde domestique – de l'interconnaissance, du contact immédiat (mystique) avec ceux en contact immédiat (pragmatique) avec la Terre. Plus que tout label, plus que tout signal officiel de qualité, ce lien direct au producteur, au petit paysan, inspire confiance. Et ce, d'autant plus que le produit présenté est non formaté, non standardisé, non artificialisé, qu'il présente des formes grossières, qu'il paraît directement issu de la terre. La souillure est ici valorisée, transmutée en signal de pureté.

14. Dans son étude de la décroissance, Di Méo (2006, 21) note aussi la prégnance de cette idéologie de « défense de la Nature appuyée sur une conception biocentrique de sacralisation de la Terre, [qui] s'appuie sur une critique de la rationalité du monde moderne perçue comme destructrice de la planète et de l'ordre du vivant ».



Mon mari, au marché, il a sa petite dame, sa petite maraîchère avec ses doigts crottés. Et moi aussi. Mon père m'a toujours dit : « il faut choisir le petit paysan qui a trois petites caisses, avec trois petites patates, trois petites carottes et les doigts tout crottés. Tu mangeras mieux, ça sera meilleur que le maraîcher avec sa belle devanture, bien présentée ». Là, au marché, on voit les petits pépés, ils ont leurs patates et leurs carottes. On voit que ça sort de la terre. C'est mieux, on achète ça (femme, pays de Rennes).

La bizarrerie des formes et couleurs des fruits et légumes, leur hétérogénéité, jusqu'à leur monstruosité, sont ici volontiers des facteurs de choix : ils participent effectivement de l'unicité, de la singularité individuelle que revendiquent les décroissants de la *Sehnsucht*, contre l'uniformité, l'homogénéité du monde, et contre la conformité sociale. « Ils sont pas standardisés nos fruits et légumes. Ils peuvent être moches, entre guillemets. Les pommes, il n'y en a pas deux qui sont de la même taille. Il n'y a pas de, ben justement, de besoin de perfection » (homme, pays de Quimper).

Ici, profondément, le produit est signe. Aussi ces décroissants s'inscrivent-ils plus dans une logique d'alter-consommation que d'anticonsommation. Ou encore, leur anticonsommation est sélective. Elle se caractérise notablement par une opposition à tout ce qui enlaidit le monde. Elle procède d'une certaine perspective sur le monde, d'une certaine qualité du regard porté sur le monde, que marque une attention aux choses, aux gens, une sensibilité particulière à la beauté naturelle du monde. Le discours tenu ici souligne la volonté de sauvegarde d'aménités environnementales et sociales (le pays et les paysans). Il s'agit de préserver la qualité des paysages, leur pittoresque, leur esthétique singulière, leurs formes traditionnelles ; et il s'agit de préserver une culture ancestrale, dont on se sait descendant, dont on se sent redevable et responsable, dont on s'est détourné, que l'on a quittée, mais qui implique un effort de transmission. « Comme dans les villages où on allait avant, chercher ses œufs à la ferme d'à côté. Là, on recrée un petit peu ça, c'est pas mal » (femme, pays de Rennes). L'idéal dessiné est « proche de ce qu'avaient nos arrière-grands-parents ou nos grands-parents. C'est-à-dire des petits villages, avec des petits commerces, des gens qui produisent eux-mêmes. Tout beaucoup plus petit et beaucoup moins loin. [...] Le monde idéal, ce serait un petit peu ça... ça serait revenir à des choses plus locales » (femme, pays de Vannes). Les enfants, dans cette perspective, sont d'importance : il s'agit de les former. Les décroissants de la *Sehnsucht* s'avèrent ainsi sensibles aux idées défendues par les mouvements de type « *grass-roots environmental education* » ou « *place-based environmental education* » (Carr, 2004), lesquels appellent à vivre en habitants réels des lieux, attentifs à ces derniers, et non en résidents – indifférents aux milieux de vie (y passant en étrangers, pour affaires). Le discours tenu est ainsi marqué par le refus du monde actuel et par une volonté d'affranchissement de celui-ci, de production d'un autre monde, idéal (qui ici correspond à la reproduction du monde perdu). L'exaltation du village et de la communauté, contre la ville et la société, induit la valorisation de projets innovants, comme les éco-villages, les éco-quartiers (Monin, 2009) – « uto-pistes » à suivre, pour « vivre ensemble autrement » (Erm et Lazic, 2009). Le thème nostalgique du retour induit l'exploitation discursive de l'idée (fortement chargée au plan émotionnel) de la « redécouverte » (des types, saveurs et textures des produits, de certaines formes de relations sociales et d'être au monde, individuellement et collectivement). Toujours, il

s'agit de retrouver une façon d'être au monde déclinée dans « l'émerveillement » – contre ce que Weber (2000) nommait le « désenchantement du monde » (*Entzauberung*), l'érosion de ses dimensions magiques, mystiques, épiques. « Préférer le pouvoir-vivre au pouvoir d'achat, inclure le "poétique" dans les "produits de haute nécessité" » (Lepesant, 2009). Les décroissants de la *Sehnsucht* se veulent dans un temps messianique, contrairement au temps mécanique dans lequel ils se vivent. Si le thème de la résurgence ou, mieux encore, de la « récréation » est récurrent, on y trouve en arrière-plan un principe d'espérance : « on est en train de tisser une trame, peut-être de choses, de structures qui ont disparu. On est, ni plus, ni moins, en train de recréer des choses qui ont disparu : la relation humaine du travail, la relation humaine de l'achat » (homme, pays de Rennes). « Quand on évoque des choses comme ça, on se dit : "on retourne en arrière". Mais, bah non, non, ça va être à nouveau l'avenir » (femme, pays de Rennes).

### « *Spätzeit* » et post-édénisme

Un second type de temporalité identifié dans le discours des décroissants correspond à la *Spätzeit* – à un « temps tardif », un « temps d'après », dégradé, venant postérieurement à un autre, supérieur.

#### L'hypotexte

Au plan cognitif, la *Spätzeit* se caractérise par la présence de cinq dimensions narratives essentielles (Moser, 1999) : la postériorité, l'effondrement, l'éclatement, l'encombrement et la récupération.

1. L'idée de postériorité constitue l'un des principaux narratèmes exprimant l'imaginaire de la *Spätzeit*. Celle-ci se définit en termes relationnels. Elle se détermine relativement à un temps d'avant (à un moment civilisationnel, à une époque l'ayant précédée). Le statut temporel du sujet de la *Spätzeit* est déterminé par ce relationnel. Selon cet imaginaire, les individus du temps présent arrivent en puînés, trop tardivement sur la scène historique (après ceux qui monopolisent cette scène, après les aînés, les générations d'avant, captant l'essentiel du capital symbolique, des honneurs et des faveurs du temps, et / ou captant l'essentiel du capital économique). Les aînés ont vécu une ère glorieuse, des années heureuses. Ils ont connu une certaine forme d'Éden, qui n'est plus. La condition existentielle du sujet de la *Spätzeit* est ainsi d'« être-tard ». Il arrive trop tard. Il vit, il se vit dans « l'après-coup », et élabore donc son identité par rapport à une antériorité qui ne peut être que fantasmée, qui est sublimée.
2. L'idée d'effondrement (de dégradation, de corruption du monde, de délabrement, de dégénérescence, de déchéance) définit un second narratème. Le sujet de la *Spätzeit* développe effectivement, typiquement, « un imaginaire combinant trois thèmes concomitants : la perte d'énergie, la diminution de taille, l'épuisement de l'élan créateur » (Moser, 1999, 84). Les sociétés, les civilisations, sont ainsi pensées comme des systèmes soumis aux lois de la thermodynamique, évoluant vers une entropie maximale. Leur

énergie, leur vigueur, leur vitalité originelle, se perdent progressivement. Leur grandeur s'efface, inéluctablement. « L'héroïsme des premiers temps subit un rétrécissement ; le titanisme de la force créatrice se solde par un épuisement ; l'optimisme des ressources illimitées cède la place au pessimisme de la pénurie » (Moser, 1999, 84). Le temps présent, vécu par le sujet de la *Spätzeit*, est celui de la Chute.

3. L'idée d'éclatement (de désagrégation) constitue un troisième narratème. Le sujet de la *Spätzeit* se vit dans les décombres, dans les ruines d'un passé mythique. « Ce qui paraît d'abord régi par les concepts de l'Un et du Tout – un objet, un système dans son intégrité – tombe en morceaux, se désintègre et se présente désormais comme une multitude de fragments dispersés » (Moser, 1999, 85). Le monde vécu est sans cohérence. Le sens de son évolution n'est plus évident. À son homogénéité originelle (fantasmée) succède une hétérogénéité, une complexité croissante. Ce qui induit plus d'incertitudes, plus d'inquiétudes, plus de perplexité quant à ce qu'il faut ou non faire.
4. L'idée d'encombrement définit un quatrième narratème essentiel, combinant l'idée d'une perte de puissance, d'énergie, avec l'énonciation d'une surabondance des objets. Le sujet de la *Spätzeit* se perçoit ainsi plongé dans un monde saturé d'objets, d'amas inessentiels de résidus du passé.
5. L'idée de récupération ouvre au final quelques perspectives positives. S'émancipant de l'idéologie de la création, comme avènement *ex nihilo* du nouveau, le sujet de la *Spätzeit* profite des fragments du passé comme autant de matériaux exploitables, affirmant ainsi une « esthétique du palimpseste » qui valorise la reprise, la production culturelle en secondarité.

Au plan affectif et conatif, le sujet de la *Spätzeit* privilégie le passé contre le présent et le futur, et borne ses ambitions à s'aménager une place dans le présent. Perdu dans « l'entropie du "déjà-là" » (Angenot, 2006), il est affligé par le sentiment d'advenir *trop* tardivement au monde. L'idée hante les représentations de soi, déterminant des façons d'être où s'éteignent les velléités d'action, de transformation du monde. Ce qui prime ici est le travail sur soi-même (Moser, 1999) : le sujet de la *Spätzeit*, en repli, porte essentiellement son effort sur sa vie propre.

### *L'hypertexte*

À la différence des décroissants de la *Sehnsucht*, optimistes, sensibles à l'idée d'un possible mieux à venir, le caractère irréversible de la Chute est ici marqué. Il y a un avant, et il y a un après : l'imaginaire des décroissants de la *Spätzeit* est ainsi foncièrement pessimiste. Le temps est selon eux négativement fléché. « Là, on peut plus se voiler la face, ni rien. En fait, ça m'étonnerait qu'on revive des périodes de croissance, dans les générations qui vont venir » (femme, pays de Vannes). Et ce, du fait du passé, des modes et styles de vie qu'ont choisis les générations passées. La postériorité pèse en conséquence douloureusement sur les décroissants de la *Spätzeit* : 1/ par la conscience d'une dépendance forcée à un système sociotechnique qui, déjà là, maintient des choix effectués par les générations

passées, contraint au présent les choix existentiels ; et 2/ par la conscience d'une vie à venir significativement différente de celle des générations précédentes, du fait des choix de ces générations – choix affectant négativement le niveau de vie et la qualité de vie des générations actuelles et futures. Les décroissants de la *Spätzeit* s'estiment ainsi subir, du fait du passé, un destin collectif désavantageux, tant au plan social qu'au plan environnemental.

Au plan social, les décroissants de la *Spätzeit* se pensent ainsi lésés. Le vécu d'un déclassement, d'une mobilité sociale irréversiblement descendante, ou la perception du risque d'une telle évolution (pour les générations à venir notamment), s'accompagne effectivement d'un fort sentiment d'injustice. L'idée présente ici, est celle de l'appartenance à une commune strate générationnelle de « sacrifiés ». Alors même que l'investissement dans la formation (dans l'immatériel, dans la constitution d'un capital culturel, sanctionné par une qualification) est important (et il l'est ici souvent), cet investissement est pensé comme délivrant des retours de plus en plus réduits au plan matériel (au plan du statut social, au plan de la constitution d'un capital économique). La dissonance cognitive vécue par ces « surdiplômés » paraît alors être gérée par le désengagement de la sphère matérielle (de l'avoir) et par une survalorisation de l'immatériel (de l'être, du spirituel<sup>15</sup>). L'insistance portée sur le relationnel, sur le lien social, marque d'autant plus les discours que, pour les décroissants de la *Spätzeit*, la société se lézarde, se fissure. Ses institutions s'effondrent. Les États éclatent. Les écarts sociaux se creusent.

Je trouve que le monde, il est en train de se... Ceux qui possèdent, possèdent de plus en plus, et ceux qui n'ont rien, ont rien, de plus en plus. Et je trouve que, par rapport à avant, je trouve qu'on était plus... que c'était plus homogène. Et que tout ça, ça fout le camp. Maintenant, quand t'es en bas, tu bouges plus d'en bas, tu restes en bas. Il est passé où l'ascenseur social ? Là, ce qu'on a, c'est plus qu'un descenseur social ! (homme, pays de Fougères).

L'effritement perçu des structures sociales traditionnelles (familiales, ou liées au monde du travail, à la vie de quartier, etc.) donne alors lieu, par compensation ou par prévention, à des efforts de consolidation ou de reconstruction du lien social. S'inscrivant dans cette perspective, le slogan appelant à « plus de liens, moins de biens » s'avère alors très prégnant dans les discours informés par ce *Zeitgeist*.

Au plan environnemental, la postériorité est également douloureusement vécue. L'héritage négatif de la croissance des temps passés est vécu comme pesant intensément sur les écosystèmes, fortement dégradés. Épuisement des sols, disparition progressive des ressources naturelles, profusion des déchets, pollution des mers, de l'air, des terres : les problèmes perçus sont immenses. Ils ne sont pas ici vécus comme des défis à relever. Il s'agit plutôt, pour les décroissants de la *Spätzeit*, de simplement s'adapter au monde tel qu'il va – et ce, individuellement, localement, et non pas collectivement grâce au développement d'entreprises politiques d'envergure, mobilisant massivement les populations. Les décroissants de la *Spätzeit* se vivent de fait dans un temps mécanique, et non pas

15. Voir, en particulier, le site <http://www.colibris-lemouvement.org/> – qui porte particulièrement ce *Zeitgeist*.

messianique. Celui-ci, pour eux, n'est définitivement plus, irréversiblement. Le temps des grands récits, des programmes révolutionnaires, des grands projets politiques, n'est plus : ils n'y croient plus. Le temps des grands engagements collectifs est passé. Ceux-ci sont dépassés. Ils n'ont rien produit de positif ; les grands récits sont décevants. Les décroissants de la *Spätzeit* s'en méfient donc. Ils se défient des systèmes politiques et ambitionnent des changements de vie à leur niveau (voir, notamment, Rabhi, 2006 ; 2008 ; 2010). Ils développent, dans cette perspective, des modèles existentiels « post-matérialistes », de type « simplicité volontaire », exaltant l'être contre l'avoir, appelant à l'autolimitation des consommations (pas seulement en biens, en produits finis, mais également en ressources énergétiques non renouvelables, en espaces habitables, etc.). Ils revendiquent des formes nouvelles d'ascétisme : le désencombrement de tout ce qui est inutile, pour la reconnaissance de ce qui est véritablement utile. Toujours, il s'agit de s'alléger, de minimiser son « empreinte écologique », pour le bien des générations futures.

Le rapport aux produits est marqué par l'imaginaire de l'épuisement des ressources et de l'encombrement du monde. Aussi le discours est-il marqué par l'éloge du vide, du rien, face au trop-plein. « C'était mieux avant, dans le temps, il n'y avait pas tous ces objets » (homme, pays de Saint-Malo). Tous ces objets qui submergent, qui finalement emprisonnent. « Un chiffre : on estime qu'un logement moyen contient en moyenne 10 000 objets contre 300 au XIX<sup>e</sup> siècle [...]. Nous ne possédons pas nos objets, ce sont eux qui nous possèdent » (Ariès, 2009)<sup>16</sup>. Contre cet envahissement, cette colonisation du monde par les objets, les décroissants de la *Spätzeit* se montrent très sensibles au fait de disposer : soit 1/ de biens durables (d'usage très prolongé, sortant de la logique du renouvellement continu<sup>17</sup>) ; soit 2/ tout au contraire, de biens fongibles, disparaissant à l'usage ou après l'usage, ne laissant pas de traces, n'encombrant pas le monde ; soit encore 3/ de biens relevant de l'esthétique du palimpseste et de la transtextualité (Genette, 1992) – produits récupérés, sauvés, inscrits dans un temps long. Ce qui, dit incidemment, participe d'un réenchantement de l'être par l'avoir. Ces produits portent effectivement l'empreinte d'existences passées. Ils sont chargés d'histoires – « emplis d'être ». Ce en quoi leur possession déculpabilise, permet d'échapper moralement à la logique de l'avoir. Ces produits-palimpsestes ancrent dans le temps ; ils sont lourds d'un passé qui permet d'échapper à la frivolité perçue des objets neufs. Ils participent ainsi du lien, de la relation interpersonnelle, intergénérationnelle. L'appropriation fonctionnelle des produits abîmés implique par ailleurs une activité de bricolage. Laquelle permet de glisser d'un imaginaire (dévalorisé) de pure consommation-destruction à un imaginaire (valorisé) de création. Les décroissants de la *Spätzeit* courent ainsi les vide-greniers et brocantes, recourent aux encombrants : on retrouve ici l'importance du recyclage, en tant que geste essentiel de respect de la nature (et donc, des générations futures) – et ce, du fait des matières premières qu'il permet d'économiser et de la pollution qu'il évite de générer. Les comportements et discours, cadrés par cet

16. Cova (1995) rapportait déjà cette idée d'excès brutal du monde des objets.

17. Le souci de durabilité des objets peut ici (sinon *de facto*, du moins dans les discours), prévaloir sur leur fonctionnalité : « Par exemple, tu vois, si j'achète un appareil photo, je veux qu'il soit solide. Avant le fait qu'il prenne ou non de bonnes photos » (femme, pays de Vannes).

imaginaire d'omniprésence des ruines et débris du monde industriel<sup>18</sup> (Edensor, 2005), tracent un texte, de plus en plus étudié (e. g. Albinsson et Perera, 2009; Kreziak et Cova, 2010), où sont valorisées l'autoproduction, la débrouillardise : le glissement de l'avoir à l'être passe par le « faire », plus précisément par le « faire par soi-même ». Profondément « bricoleurs », au sens de Ansart *et al.* (2009), déployant leur ingéniosité à « transformer la rareté en abondance », dans une « économie du peu », ils s'activent au développement de systèmes d'échange et de « récup », comme *betteruse.org* ou *freecycle.org*. Organisés sur une logique de don / contre-don, de tels sites permettent la récupération d'objets qui, bien qu'usagés, peuvent être encore utiles (sont toujours utilisables). Les échanges ne s'effectuent alors qu'à un niveau local, afin de minimiser les coûts écologiques liés aux déplacements physiques et de favoriser le lien social, au travers de la circulation gratuite des biens. Les décroissants de la *Spätzeit* ont ainsi l'obsession du désencombrement, de l'évitement des déchets, du gâchis, du gaspillage. Ces actes sont pour eux scandaleux car irrespectueux d'autrui, le privant de ressources vitales : ils signent l'égoïsme exacerbé de la société d'hyperconsommation.

C'est complètement extrême comme comportement. Mais ça fait partie de moi maintenant. Je peux plus acheter [...]. Ou alors ce sont des achats de récupération, de seconde main, dans un souci de recyclage. C'est extrême hein, comme truc. Mais je trouve ça intéressant. Maintenant, maintenant, quand j'achète quelque chose, la première question, c'est : « est-ce que j'en ai vraiment besoin ? Est-ce que j'en ai envie ? ». Alors, évidemment, on est toujours poussé à consommer. Donc, il m'arrive de faire le tour d'un magasin, de prendre des choses, et puis de faire « bah non, tiens », et de les reposer, et puis ça y est, je suis calmée [rires]. C'est une technique qu'est pas mal [rires]. Bah oui, parce que c'est vrai qu'on est vachement sollicité. Alors maintenant, ça ne me gêne plus d'essayer quelque chose, de me dire « ah bah ouais, c'est pas mal ». Et puis je l'enlève et ça y est, je suis calmée [rires] (femme, pays de Rennes).

L'importance enfin du « développement personnel », contre les grands engagements sociopolitiques, se signe par le souci de remettre en cause la définition matérialiste de la pauvreté, de contester l'extension matérialiste des besoins fondamentaux, d'augmenter le temps consacré aux dimensions relationnelles et culturelles de l'existence. Il s'agit, pour les décroissants de la *Spätzeit*, de favoriser au quotidien les activités qui permettent l'accomplissement de soi, l'épanouissement individuel, spirituel. Les manuels se multiplient, qui éduquent à la simplicité volontaire, à la « sobriété heureuse » (e. g., pour de récentes publications, Ariès et Costa-Prades, 2009; Lahille, 2009; Le Guiffant et Paré, 2009; Loreau, 2009). Des techniques sont enseignées, permettant de vivre de manière alternative – non pas tant en marge du système, qu'autrement, avec moins. Toujours, dans les discours, l'excès, le superflu, sont dévalorisés. Et toujours, il faut agir sur soi, avant tout : « Sois le changement que tu veux voir dans ce monde »<sup>19</sup>...

18. On reprend ici le titre d'un texte d'Edensor (2005), qui résume parfaitement l'imaginaire des décroissants de la *Spätzeit* : « *Waste matter – the debris of industrial ruins and the disordering of the material world* ».

19. Mot d'accueil sur le site <http://decroissanceconvivialeperigord.over-blog.com/article-32956742.html>.

## «*Endzeit*» et zélotisme

Un autre *Zeitgeist* oppose l'hérodianisme au zélotisme. Les termes désignent, originellement, les mouvements d'adhésion, de conversion civilisationnelle vs ceux de résistance socioculturelle des Juifs face à l'hellénisation. Mouvements que Toynbee (1994) définit comme les paradigmes historiques des rapports d'une population à toute entreprise de colonisation. Considéré ici sous l'angle des représentations du temps, l'hérodianisme correspond au vécu consentant d'une période de décadence. Le zélotisme, à l'inverse, correspond à la lutte contre un avenir dont le tracé, imposé, et opposé au passé, est absolument refusé.

### L'hypotexte

L'époque que caractérise l'hérodianisme est marquée par une idée de Chute irrésistible. Le passé est dévalorisé. Les traditions donnent la nausée. Elles avilissent, elles font honte. L'hérodianisme est caractérisé par une mésestime de soi qui va jusqu'à la haine de soi. Le sujet se veut autre. Il se détache d'un modèle existentiel pour un autre; il se déprend d'un monde, d'un univers culturel, pour un autre. Dans cet imaginaire, ce n'est ainsi pas d'une fin *du* monde dont il s'agit (*Endzeit*), mais d'une fin *d'un* monde (d'un modèle civilisationnel). La mythanalyse opérée par Durand (1986) et Herzfeld (1993) des structures figuratives de l'hérodianisme met ainsi en évidence l'existence de cinq narratèmes (plus précisément ici, cinq myèmes) essentiels, correspondant respectivement : à la contre-nature; à l'ennui, à la paresse, au non-effort; au déclin bénéfique; à la femme fatale; à la mort par pourrissement ou par épuisement. L'association de ces divers motifs constitue, selon Durand (1986), «le mythologème de la saga d'Hérode», le «mythologème hérodien».

1. Le narratème ou myème de la contre-nature renvoie, au plan cognitif, à l'idée que des artefacts remplacent peu à peu la nature. Au plan affectif, cet effacement est valorisé : l'hérodianisme est un éloge de l'artificiel, du raffinement, de l'arrachement au monde originel. Avec un pessimisme constant quant au succès de l'entreprise : la nature est estimée au final toujours triompher.
2. Le myème de l'ennui, de la paresse, du non-effort, renvoie quant à lui à une préférence pour le temps mécanique, contre le temps messianique. «Alors que les romantiques sont terrorisés par une époque qui ne porte plus d'épopée, les décadents sont satisfaits, s'installent dans cette situation de *spleen*, saveur de monstre froid» (Durand, 1986, 16). L'action dans le monde, sur le monde, est dévalorisée au profit de sa dégustation.
3. Le myème du déclin bénéfique (ou «complexe des Troyens») renvoie à l'idée que la Chute est germe d'avenir : un monde se meurt, un autre monde est possible, qui lui sera supérieur. L'époque est une époque de transition. La crise ou la catastrophe en cours, qui la caractérise, est positive.
4. Le myème de la femme fatale (ou «complexe d'Hérodiade») définit une représentation ambivalente de l'univers féminin. Sa valorisation est simultanément positive et négative : l'univers féminin est ainsi symbolique d'une altérité radicale, qui fascine, qui triomphe;

mais il est aussi porteur de mort (au contraire de ce que développe l'imaginaire des romantiques, exaltant « l'elfisme féminin »).

5. Le mytheme de la mort par pourrissement ou par épuisement renvoie finalement à l'idée d'une Chute dont le moment s'étire indéfiniment. La fin du monde traditionnel, dans l'héroïanisme, n'est aucunement brutale ; elle se vit lentement, comme un destin inexorable où l'énergie s'évanouit, peu à peu.

Face à la Chute, l'héroïanisme commande le repli sur une vie d'esthète (Montandon, 2001 ; Radix, 2001), privilégiant les divertissements raffinés et les voluptés d'un mode de vie se détournant de la production (des imaginaires apolliniens et prométhéens) pour la consommation dionysiaque. Relativement à l'héroïanisme, le zélotisme se définit à l'inverse (en opposition polémique) par la mobilisation des mythes : 1/ de la nature (valorisée comme refuge contre la perversion, contre l'altération culturelle) et de l'authentique (valorisé contre l'artificiel, le mimétique, les reproductions) ; 2/ de l'effort, de la lutte épique, contre la Chute (le temps messianique contre le temps mécanique, l'éveil, le réveil, la prise de conscience, contre le *Trauerspiel*, le machinal, la routine et les répétitions) ; 3/ de la Chute comme fin des temps (comme *Endzeit*, comme terme irréversible, sans espérance de passage vers un autre monde) ; 4/ de l'homme héroïque, protecteur, salvateur, facteur de la survie du monde (irréversible, la Chute n'est pas irrésistible) ; 5/ de l'énergie vitale et des rêves de transcendance, de dépassement de soi (contre l'abandon et la résignation). Au plan affectif et conatif, la vision crépusculaire du monde est marquée par un sentiment diffus d'anxiété, que cause la figuration d'un proche danger, l'imminence des plus grands malheurs. Ce qui, comme le note Angenot (2006, § 81), « peut être propédeutique, un moyen partiellement adéquat d'adaptation au changement ». C'est ainsi que, développant un discours empli de prédicats anxiogènes, prophétisant un à vau-l'eau catastrophique, où tout finalement se perd si rien n'est fait, le zélotisme est un désir : désir de mettre fin à la décadence, à la Chute ; désir d'œuvrer à une nouvelle Re-naissance, à la régénération des corps et des esprits.

### *L'hypertexte*

Sous leur rapport au monde tel qu'il va, les décroissants de la *Endzeit* diffèrent très significativement de ceux de la *Spätzeit*. Ce n'est de fait plus d'adaptation dont il est ici question – problématique induisant le développement de « tactiques », au sens donné par de Certeau (1990). C'est de résistance dont il s'agit.

Celle-ci se déploie, en première instance, contre l'hégémonisme du système économique et politique – contre ce que les décroissants de la *Endzeit* nomment la « colonisation des imaginaires ». Expression qui, notablement exploitée par Latouche (2003 ; 2004), l'un des nombreux auteurs qui font ici autorité, définissant l'orthodoxie et l'orthopraxie du mouvement (ce qu'il faut savoir et ce qu'il faut faire), résonne en écho à la théorie d'Habermas (2001) sur la progressive « colonisation du *Lebenswelt* (du monde de la vie) » par le capitalisme. Ce qui induit une « marchandisation » continue du social. En réaction, les décroissants de la *Endzeit* s'engagent activement dans le montage de programmes adverses



au système, appelant à la délivrance des compulsions névrotiques de consommation, à la désaliénation de populations subissant la consommation comme une addiction. Brigade anti-pub, Casseurs de pub, Déboulonneurs, etc. : ces divers mouvements de « résistance héroïque » à la colonisation des imaginaires contestent l’envahissement des espaces de vie par la publicité et les marques, dénoncées pour vider l’être de lui-même et l’emplir incessamment de représentations impersonnelles. Ces mouvements militants s’opposent activement au conditionnement insidieux des modes de vie, au matérialisme appauvrissant la vie civique, soumettant l’individu aux impératifs de l’ordre économique. Des opérations spectaculaires, visant à marquer médiatiquement les imaginaires, comme le « *buy nothing day* » (ou « *no shopping day* ») sont ainsi très valorisées. Opérations qui ne sont pas seulement des actions de désengagement, de désengluement de l’univers des marques et du marketing, mais qui sont plus profondément pensées comme des gestes de « désobéissance citoyenne ». Il s’agit de « dire non, [d’]être rebelle, insoumis, pour partager une vie intense et profonde, qui ne peut reposer que sur une certaine forme de dénuement matériel » (Cheynet et Clémentin, 2004, 3). Il s’agit de « se libérer ». Se libérer de la télévision, tout d’abord, comme principal support de la colonisation des imaginaires – du formatage sémiotique des individus, du contrôle normatif de leurs désirs, artificialisés et trivialisés.

Pour rentrer dans la décroissance, la première étape est de prendre conscience de son conditionnement. Le vecteur majeur de ce conditionnement est la télévision. Notre premier choix sera de s’en libérer [...]. La société de consommation a besoin de consommateurs serviles et soumis qui ne désirent plus être des humains à part entière. Ceux-ci ne peuvent alors tenir que grâce à l’abrutissement<sup>20</sup>.

Par rapport aux contemporains, la rupture est forte : ceux-ci sont de fait perçus comme des « décadents », insoucieux d’éthique, privilégiant la sauvegarde de leur petite existence à la sauvegarde d’essences en péril (comme les espèces, animales et végétales, menacées d’extinction). Colonisés par les cités industrielles et marchandes (au sens de Boltanski et Thévenot, 1991), dénués d’idéaux, hédonistes, égotistes, les contemporains sont jugés insensibles aux grands enjeux planétaires, incapables de consentir aux sacrifices que requiert la survie du monde. Les décroissants de la *Endzeit*, au contraire, se pensent comme les gardiens de celui-ci. Ils développent une conception d’eux-mêmes comme êtres « purs », à la différence des contemporains-hérodien. L’imaginaire de la souillure, de la pollution ambiante, s’avère ainsi très présent dans les discours tenus. Lesquels, retrouvant typiquement l’antique rhétorique gnostique, dualiste (Robert-Demontrond, 2009), opposent Bien et Mal, esprit et matière, figurent la publicité comme une pollution des âmes, des espaces, pollution qui souille visuellement les villes, subvertit les esprits, abêtit – fait triompher le corps animal.

Pour contrer l’hégémonie des mondes industriels et marchands et réaliser la « décivilisation matérielle » (Besson-Girard, 2005), les collectifs mis en place cherchent à informer

---

20. Tract du mouvement des Casseurs de pub : « 10 premiers conseils pour rentrer en résistance par la décroissance ».

et former les contemporains – à révéler la Chute en cours en dénaturalisant les dispositifs marchands. Contre ceux-ci, l'autosuffisance est visée. Les programmes de simplicité volontaire, popularisés par Elgin (1981), sont interprétés ici selon leurs « canons historiques ». Définis par Gregg (1936), disciple de Gandhi, dans une perspective d'anticolonialisme, de contre-impérialisme, ceux-ci s'inscrivent effectivement dans une logique d'autonomie, d'émancipation de puissances adverses.

## Discussion et conclusion

Au retour des mondes investigués se pose toujours le même problème, aporétique : « il est virtuellement impossible pour le chercheur de montrer de façon adéquate aux lecteurs des ethnographies, pourquoi ce qu'il rapporte doit être accepté au-delà de l'affirmation » (Ghasarian, 2004, 9). Cela mène à deux extrêmes, dans l'écriture anthropologique : soit l'effacement total de la parole *emic*, dont la citation est considérée comme simple effet esthétique, sans aucun apport démonstratif, soit *a contrario* le quasi-effacement de la parole *etic* : le chercheur effaçant sa voix au profit de celles collectées sur le terrain (la modélisation disparaissant alors). En attachant empiriquement le texte théorique à divers sites web, ouvrant sur les mondes de la décroissance, ou plus largement de la résistance au marketing, on pallie pour partie le problème – à tout le moins, le caractère reproductible de la recherche est assuré.

Celle-ci s'inscrit dans un cadre épistémologique qui s'affirme, et qu'elle vise à affermir. Alors que les premières analytiques de la résistance entreprises en marketing ont été fondées sur l'étude des pratiques individuelles, et ont ainsi correspondu, pour l'essentiel, à un effort de classification systématisée des différents modes opératoires observés (Peñaloza et Price, 1993 ; Fournier, 1998 ; Ritson et Dobscha, 1999), un nouveau programme de recherches se déploie, depuis peu, qui interroge les catégories de significations mobilisées par les acteurs (Moisio et Askegaard, 2002). Engagée dans cette perspective, l'analyse sociodiscursive du texte de la décroissance le montre polyphonique, au sens de Bakhtine (2001) : il est porté par trois voix, parfois dissonantes, discordantes ; et ces voix sont l'écho d'autres plus anciennes.

## Polyphonie synchronique de la décroissance

S'inscrivant dans un paradigme, néo-kantien, qui parie sur l'existence de catégories *a priori* de l'entendement, structurant les représentations individuelles et collectives, l'analyse sociodiscursive du texte de la décroissance permet d'identifier l'existence, en celui-ci, de trois différents types de *Zeitgeist*. Les acteurs qui les portent (qui en sont les vecteurs) partagent une même conception de l'avenir, du devenir du monde, une même définition de leur situation historique. Ce que résume l'idée de « Chute du monde », qui est perçue et conçue en des termes tels que jamais, ici, le désespoir ne survient. C'est au pire, parfois, de « dés-espoir » dont il s'agit : de suspension des regards vers l'avenir, pour une focalisation de l'attention sur le présent. Cela correspond à la temporalité des décroissants

de la *Spätzeit*. C'est aussi d'espoir dont il peut s'agir : ce qui caractérise la temporalité des décroissants de la *Sehnsucht* et de la *Endzeit* (tableau 1)<sup>21</sup>.

	<i>Sehnsucht</i>	<i>Spätzeit</i>	<i>Endzeit</i>
Conception de la Chute	réversible	irréversible et irrésistible	résistible
Orientation temporelle	passé	présent	futur
Qualité du temps vécu	messianique	mécanique	messianique
Principal objet du scandale (ou facteur de la Chute)	la perte de l'altérité: la mise en absence de la diversité, de la nature (l'uniformisation, la standardisation, l'artificialisation, etc.)	le trop-plein matériel: l'excès des objets, leur emprise sur soi (l'accumulation, l'encombrement, etc.)	la perte de soi (par l'immatériel, la communication, la conformation des imaginaires)
Teintes émotionnelles dominantes	joie et tristesse	nausée, dégoût	colère
Rapport à la Chute	résistance mystique	adaptation	résistance héroïque
Statut de l'acteur	sauveur de petits mondes	bricoleur	gardien du monde
Catégorie privilégiée de l'action <sup>22</sup>	<i>exit</i> (du système)	<i>loyalty</i> (aux objets) <sup>23</sup>	<i>voice</i> (contre le système)
Actions saillantes <sup>24</sup>	relocaliser	redistribuer, réutiliser, recycler	réévaluer, reconceptualiser, restructurer
Extension de l'action	mésos (communauté)	micro (dynamique individuelle et interpersonnelle)	macro (société)

Tableau 1 – Analytique du *Zeitgeist* de la décroissance

21. L'absence de désespoir marque la différence avec d'autres mouvements de résistance. Il en est ainsi de ceux que l'on nommera les « survivants de la *Endzeit* », qui glissent du zélotisme au « noéisme ». Ceux-là pensent effectivement la Chute comme étant irrésistible, et ne se pensent pas tant à la fin d'un temps qu'à la fin des temps. Comme Noé, ils se préparent au cataclysme, climatique, écologique – à des événements naturels emportant tout. Ce *Zeitgeist* est caractéristique, notamment, de la mouvance « anticiv » (anticivilisationnelle). Très marginale, celle-ci refuse la société techno-industrielle en ce qu'elle désaffilierait les individus, détruirait les communautés et les écosystèmes. Anticipant sa chute, jugée inévitable, et catastrophique, les « anticiv » développent divers programmes de « survivalisme libertaire », prônant un retour complice à la nature, en petites communautés enracinées dans leur territoire, y vivant « en homéostasie, ou en harmonie dynamique [...] d'une économie nourricière de subsistance » (source : <http://forum.anarchiste.free.fr/>) : communautés autonomes, donc, « dé-domestiquées », « ensauvagées », entrées en dissidence, valorisant les traditions ancestrales, les pratiques autochtones.
22. Suivant la taxinomie proposée par Hirschman (1970).
23. Il ne s'agit pas, ici, de loyauté au système mais aux produits du système. Il s'agit d'une fidélité aux choses.
24. On exploite ici la liste des actions constitutives, selon Latouche (2006), du programme de la décroissance. Toutes les actions sont effectuées, mais certaines le sont plus que d'autres; autrement dit, il y a une continuité fondamentale, sur laquelle viennent s'inscrire des différences qui ne sont pas tant qualitatives que quantitatives. La dernière pratique, « réduire », est commune aux trois types de *Zeitgeist*.

L'investigation sociodiscursive du texte de la décroissance retrouve la taxinomie proposée par Fournier (1998) qui, conceptualisant la résistance (en général, au-delà de la décroissance) comme un continuum d'intensité oppositionnelle, en distingue trois expressions comportementales essentielles, correspondant respectivement : 1/ à des stratégies d'évitement ; 2/ à des tactiques d'ajustement ; 3/ à des actions de rébellion active<sup>25</sup>. Mais l'analyse entreprise ici contredit le modèle de Fournier (2008), selon qui la décroissance ne relèverait pas de l'impératif écologique – la crise environnementale ne la commanderait pas. Ce mouvement procéderait d'un choix éclairé et non pas de peurs paniques résultant de prophéties apocalyptiques ; il procéderait d'un débat rationnel, démocratique, et non pas d'une propagande activant des émotions primaires pour imposer les comportements attendus. On voit ici que ce tableau ne vaut pas pour tout le mouvement : les décroissants de la *Endzeit* développent un discours anxiogène, qui martèle l'idée de la Chute et de l'urgence d'une entrée en lutte, collective, contre ce qui la provoque. La recherche ne retrouve pas non plus les observations de Craig-Lees et Hill (2002) ainsi que celles de Fournier (2008), selon lesquelles, soit (dans le premier cas) les problématiques écologiques ne sont pas mobilisées comme raisons essentielles pour justifier des comportements de type « simplicité volontaire », soit (dans le second cas) les problématiques sociales prévalent au fond, dans la décroissance, sur celles environnementales (la décroissance relève avant tout de l'humanisme, et non pas de l'écocentrisme). Contre ces observations, le *Zeitgeist* des décroissants de la *Sehnsucht* incline tout au contraire à des exaltations de la Nature (de Gaïa) qui amènent à une perception finale de l'humanité comme « le cancer de la Terre » (Paccalet, 2006, 51). Cela étant, inversement, l'étude contredit également la théorisation de la décroissance entreprise par Di Méo (2006), qui méconnaît la dimension liée au « zélotisme » du mouvement, en se focalisant sur le « romantisme » et le « post-édénisme ». Si l'auteur pointe ainsi, avec justesse, les liens existant entre (en amont) les pensées réactionnaires (écocentrées) qui construisent une vision mystique de la Nature, et (en aval) le marché des thérapies (égocentrées) du développement personnel, il méconnaît néanmoins l'importance du courant sociopolitique.

L'analyse sociodiscursive du texte de la décroissance contredit également les travaux de Cherrier (2009a) qui, d'une part, n'identifient que deux types d'« identité résistante » (respectivement nommés « *hero identity* » et « *project identity* ») et qui, d'autre part, n'explicitent pas la dimension agonistique des relations existant entre les idéologies portées par ces deux types d'identité. La première d'entre celles-là est « extra-orientée », étant élaborée dans une perspective d'émancipation du système de domination de la société de consommation (en opposition à son programme hégémonique, de croissance économique). On retrouve là, typiquement, le programme des militants de la *Endzeit*. La seconde identité identifiée est quant à elle « intra-déterminée », étant élaborée dans une perspective d'aménagement d'espaces existentiels dans la société. Il s'agit de trouver sa place, personnelle, personnalisée, de « libérer soi-même de soi-même » et / ou de « détacher de soi-même soi-même » (Hoy, 2004). Il est ici question du texte de la *Spätzeit*. Celui de la *Sehnsucht*, qui porte

25. Il s'agit, dans le modèle de Fournier, d'une résistance aux seules firmes, et non pas, comme ici, au système.

une autre identité – celle de dissident, aspirant à la construction d’une communauté en rupture avec la société –, n’est donc pas identifié. De plus, la conflictualité existant entre les diverses formes de résistances n’est pas soulignée. Elle est pourtant d’importance, pour la dynamique institutionnelle du « contre-modèle » – nuisant à la possibilité d’alliances.

## Polyphonie diachronique de la décroissance

L’analyse sociodiscursive de la décroissance révèle l’existence d’un « transcendantal idéologique ». C’est ainsi qu’il est un nombre fini d’idéologèmes, un nombre fini de tactiques communicationnelles, de thèses et d’arguments déployés dans les controverses et disputes publiques – induisant donc un « éternel retour » des discours (Angenot, 2006). On a de fait affaire, dans le texte de la décroissance, à des jeux d’idées qui, liés à la perception d’un enjeu collectif singulier – la Chute –, présentent un « air de famille », au sens de Wittgenstein, avec d’autres passés, liés à la perception du même événement. L’analyse sociodiscursive élucide ainsi l’existence, dans les énoncés produits par les décroissants, de récurrences résultant de la mobilisation, inconsciente, de scripts discursifs et cognitifs, de codes transhistoriques. Les discours tenus par les décroissants ne sont donc qu’apparemment, qu’extérieurement, nouveaux. Ils portent en eux un passé qui, par eux, s’immisce dans le présent.

L’analyse entreprise corrobore ainsi l’idée selon laquelle le romantisme n’est pas un moment historique ; c’est une « mentalité » particulière, coextensive au capitalisme, consubstantielle à lui, s’opposant à lui, s’inscrivant contre le mode de vie en société qu’il prescrit, contre la prévalence hégémonique du gain (de l’accumulation, de la croissance) sur tous les autres mobiles possibles d’action (Ross, 2005 ; Safransky, 2007). L’analyse sociodiscursive du texte de la décroissance complète cette théorie en montrant la résurgence actuelle d’autres mentalités transhistoriques qui, non intrinsèquement liées au capitalisme, ont ici la même fonction socioculturelle que le romantisme : celle d’un dévoilement de la nature profondément imaginaire, donc révocable, du capitalisme (Löwy et Sayre, 2005). L’existence d’alternatives est ainsi affirmée, en démontrant aux acteurs sociaux la singularité de leur mentalité, en dévoilant l’impensé du système : son rapport particulier aux objets, à la propriété, à la consommation.

## Cacophonie de la décroissance

Intégrant des voix variées, le texte de la décroissance n’est pas seulement polyphonique : il est également cacophonique en ce que ces voix sont discordantes. Les décroissants de la *Endzeit* contestent ainsi vivement l’inclination à, tantôt l’écocentrisme, tantôt l’égocentrisme, que manifestent respectivement les décroissants de la *Sehnsucht* et de la *Spätzeit*. Il ne s’agit pas, pour eux, de s’isoler du monde, de s’en tenir à l’écart dans des « éco-villages ». Il ne s’agit pas de retourner à la nature, fuyant la ville. Il ne s’agit pas, raisonnant individuellement, de se borner à l’invention d’un nouveau mode ou style de vie ; il ne s’agit pas, raisonnant collectivement, de se borner à l’invention de communautés en marge du monde, enkystées dans la société marchande. Il s’agit de changer le monde par des actions politiques – inscrivant ainsi la décroissance au cœur du monde industriel et

marchand, dans l'espace de vie de la *polis*, en créant, typiquement, des « villages urbains » (Fotopoulos, 2007). Il ne s'agit pas de réformer le monde, tel qu'il va, mais de construire des alternatives révolutionnaires, en opérant au plan culturel, au plan symbolique, pour obtenir des transformations axiologiques. La ville est essentielle, dans cette perspective, en ce qu'elle est un catalyseur de l'action politique. Contre les décroissants de la *Spätzeit*, ce n'est pas dans le déploiement au quotidien de pratiques ordinaires que se réalise le modèle de la consommation légitime et que se juge l'authenticité des engagements. La composition d'une « geste de la rébellion » s'impose, qui met en récit (épique) la résistance au système, la décroissance. Cela, contre le choix des petits gestes silencieux qui, s'inscrivant dans le banal du déroulement des vies, dans les routines comportementales, sont invisibles dans l'espace public. Les décroissants de la *Endzeit* dénoncent ce choix comme inconsistant, inconséquent face à l'ampleur véritable des problèmes à traiter, et des solutions à leur apporter. Pour eux, le fait de promouvoir un style de vie écologiquement vertueux, comme une solution politiquement viable au problème environnemental, est véritablement pervers en ce qu'il sert le système – permettant d'écarter la question des causes profondes, civilisationnelles, de la crise écologique (Speth, 2008; Kempf, 2009). Ils dénoncent ainsi la focalisation obsessionnelle des décroissants de la *Spätzeit* sur des questions jugées mineures – de niveau trop « micro-individuel », comme le tri des déchets et le recyclage des objets. Pour eux, les décroissants de la *Spätzeit*, mais aussi ceux de la *Sehnsucht*, n'assument pas leur responsabilité historique en délaissant l'action collective, en ne sollicitant pas des contemporains l'adoption, massive, d'une attitude réactionnelle explicitement résistante, combative. Ceux-ci faillissent à leurs devoirs en considérant que le seul énoncé de la Chute suffit à ramener à la raison les politiques et les agents économiques, les producteurs et les consommateurs. Ce en quoi, finalement, ils se désresponsabilisent, comptant sur la Nature pour délivrer des arguments sans réplique – pour imposer ce qu'ils n'osent eux-mêmes imposer, pour forcer les acteurs à ce qu'ils ne font que souhaiter. « Le fatum thermodynamique soulage heureusement du choix de l'itinéraire à emprunter : c'est la "loi de l'entropie" qui impose comme seule "alternative" la voie de la décroissance », notent Riesel et Semprun (2008, 73). C'est là, pour les décroissants de la *Endzeit*, dénier la nécessité d'une action révolutionnaire. On ne peut, pour eux, se borner à tenter de réformer les comportements individuels, déployant un discours qui s'évertue à « faire miroiter une transition en douceur vers "l'ivresse joyeuse de l'austérité partagée" et le "paradis de la décroissance conviviale" » (Riesel et Semprun, 2008, 73). Le retour à résipiscence n'est pas escompté s'effectuer spontanément – sans « résistance ». Les décroissants de la *Endzeit* y voient la nécessité d'un discours à forte charge émotionnelle. Il faut être apocalyptique; il faut insister sur la catastrophe, écologique, et donc économique, et donc sociopolitique, qui s'annonce, qui menace. « On a beau habiller la décroissance d'adjectifs sympathiques – conviviale, équitable, heureuse –, l'affaire ne se présente pas avec le sourire [...], les transitions vont être redoutables, les arrachements douloureux » (Besset, 2005, cité par Riesel et Semprun, 2008, 83). Les décroissants de la *Endzeit* refusent ainsi le régime discursif adopté par ceux de la *Sehnsucht* et de la *Spätzeit* où, toujours, les idées fortes sont désarmées, euphémisées, « noyées dans un océan de considérations lénifiantes » (Riesel et Semprun, 2008, 84), par

souci d'une « décroissance pacifique » (Genko, 2008, 98), sans violence. Nostalgiques d'une culture plus virile, valorisant les postures et comportements héroïques, les décroissants de la *Endzeit* dénoncent la lâcheté ambiante. « Il n'y a presque plus personne pour concevoir la défense de ses idées [...] comme un engagement dans un conflit historique où l'on se bat [...]. On ne peut qu'être atterré par l'unification des points de vue, l'absence de toute pensée indépendante et de toute voix réellement discordante » (Riesel et Semprun, 2008, 84). Soucieux de la restauration sociétale d'une vie politique véritable, subsumant l'économique, les décroissants de la *Endzeit* s'opposent encore, au-delà du seul mouvement de la décroissance, à la « bien-pensance écologique » des tenants du consumérisme politique – qui appellent à être consom'acteur, consommateur « engagé », « responsable » ou « citoyen », au prétexte que consommer autrement équivaldrait à voter : « ce qui est le summum finalement de l'esprit marchand voulant faire jouer la concurrence »<sup>26</sup>.

Les critiques sont mutuelles. Les décroissants de la *Sehnsucht*, aspirant à un réenchantement du monde, contestent ainsi l'image usuelle du mouvement que portent sur la place publique les décroissants de la *Endzeit*. Cette image réduit leur engagement, par-delà l'opposition de leur idéalisme au matérialisme ambiant, à un ascétisme austère, s'opposant avec sévérité à l'hédonisme dominant. « Cette vision est à différents égards trompeuse », affirme ainsi Soper, l'une des idéologues de cette forme de décroissants, que reprend Tertrais (2004, 29) :

la consommation moderne ne s'intéresse pas suffisamment aux plaisirs de la chair, n'est pas assez concernée par l'expérience sensorielle, est trop obsédée par toute une série de produits qui filtrent les gratifications sensorielles et érotiques et nous en éloignent. Une bonne partie des biens qui sont considérés comme essentiels pour un niveau de vie élevé sont plus anesthésiants que favorables à l'expérience sensuelle, plus avares que généreux en matière de convivialité, de relations de bon voisinage, de vie non stressée, de silence, d'odeur et de beauté.

Pour les décroissants de la *Sehnsucht*, le rapport contradictoire au « plus » n'est pas seulement « moins », mais également (sinon même essentiellement) « mieux ». Il faut avant tout, pour eux, promouvoir une approche qualitative de l'existence, contre celle quantitative prévalant culturellement. Il faut rompre avec l'emprise idéologique de la mesure, des statistiques, du chiffre. Il faut rompre avec l'hégémonie de l'efficacité, de la performance, de l'optimisation. Le souci romantique de liberté individuelle qui les anime également, induisant un esprit rebelle à tout système, les oppose encore aux décroissants de la *Endzeit* – à leur logique d'embrigadement guerrier. Typiquement « attachés à la vie libre, sans aucune organisation coercitive, sans aucune mégamachine sociale » (Sallantin, 2008), les décroissants de la *Sehnsucht* contestent vivement « la discipline masochiste de la restriction et du sacrifice » (Sallantin, 2008). Contre la rhétorique de la peur, exploitée par les décroissants de la *Endzeit*, ils refusent « le piège du catastrophisme, devenu le dernier argument à la mode » (Sallantin, 2008). S'ils appellent à « cesser de consommer, boycotter tout, ne plus rien acheter », c'est en militant « pour la subversion festive, la débauche orgiaque, le dévergondage des sens, l'apologie des plaisirs [...]. Désertion. Faisons

26. Voir <http://www.scribd.com/doc/19437780/Sortir-De-LEconomie-2>.

sécession. Fuyons» (Sallantin, 2008). Pour les décroissants de la *Spätzeit*, cette logique d'*exit* (de retrait du monde – s'en allant « cultiver son jardin ») n'est pas possible. Et le *voice* est futile. La *Spätzeit* est ainsi un fatalisme ; son expression détermine une forme de décroissance qui, selon l'expression (critique) de Riesel et Semprun (2008), sonne comme un « nouvel art de consommer dans les ruines de l'abondance marchande »... La critique des décroissants de la *Endzeit* entreprise par ceux de la *Spätzeit* analyse également leurs positions sociopolitiques comme marquées, au plus profond, par le regret de « la disparition de la différence des sexes et de la fonction paternelle – et l'on voit là comment se noue une alliance avec la psychanalyse lacanienne la plus réactionnaire » (Lavignotte, 2010). La disparition de la fonction paternelle, de la Loi, provoquerait dans cette perspective, le déchaînement de l'*hybris*, d'un désir sans limite de production, de consommation. De sorte finalement que, pour les décroissants de la *Spätzeit*, ceux de la *Endzeit* développent des théories « qui appartiennent clairement à la nébuleuse de la "pensée anti-68". On a le sentiment qu'ils partent non de la critique des normes, mais du prétendu constat d'un effondrement symbolique, et d'une défense de la "Loi" qui serait au fondement de l'ordre social et se trouverait aujourd'hui menacée ; c'est cette posture de gardiens de la "Loi" qui semble en définitive fonder leur critique du consumérisme, leur critique de la société contemporaine » (Vidal, 2010). Les décroissants de la *Spätzeit* portent un tout autre discours : « changer de logique ; plus de féminin »<sup>27</sup>.

### Une nouvelle voie du capitalisme ?

La critique romantique du capitalisme l'a historiquement servi (Boltanski et Chiapello, 1999). Sa capacité de récupération marchande des contestations sociopolitiques est telle qu'elle incline finalement à minimiser leur importance opérationnelle (Rumbo, 2002 ; Heath et Potter, 2004) – à les estimer en vérité fonctionnellement indispensables au capitalisme (Holt, 2002). Dans cette perspective, la veille marketing sur la critique ne relève pas tant d'une gestion bien ordonnée des risques que d'une logique de construction d'avantages concurrentiels. De sorte que, de même que l'aspiration à un réenchantement du monde s'est finalement trouvée traduite en termes économiques, de même la décroissance, sous ses diverses formes, peut être recodée comme un système d'attentes solvables (Robert-Demontrond, 2009). Elle peut constituer ainsi, plutôt qu'une rupture avec le capitalisme, l'ouverture d'une nouvelle voie du capitalisme<sup>28</sup> – à l'instar exactement du développement durable, qu'elle condamne violemment (e. g. Ariès, 2007 et 2010 ; Latouche, 2006 et 2010)<sup>29</sup>.

27. Slogan d'accueil sur le site <http://www.colibris-lemouvement.org>.

28. On retrouve ici l'observation faite par Linhardt de l'évolution du « dispositif d'hostilité » (Linhardt, 2007, 309) développé par les militants d'extrême-gauche en Allemagne ; dans les années soixante et soixante-dix, le discours critique s'est rapidement trouvé réapproprié par le pouvoir politique. Autrement dit, l'« assujettissement psychopolitique » (Linhardt, 2007, 312) s'est renouvelé dans ses modalités opérationnelles.

29. Comme le note Ariès (2006, 254) à l'encontre du développement durable et des modèles de régulation assis sur la mobilisation des consommateurs-citoyens, « la vraie puissance n'est pas le pseudo pouvoir du consommateur, qui voterait avec son porte-monnaie, mais celui du citoyen qui se refuse en tant que consommateur, comme le gréviste se refuse comme producteur pour se vivre sur un mode politique ».



La sortie de ce que Weber (2000) nommait la « cage d'acier » (*stahlhartes Gehäuse*) du capitalisme, implique effectivement la réalisation de ce que ses précédentes critiques n'ont jamais réussi à obtenir : l'abandon de l'imaginaire « athlétique » qui le domine – imaginaire de performance, d'excellence individuelle, induisant une logique d'optimisation de l'action. Ce qui se retrouve, typiquement, dans les nouveaux concepts de « *food miles* », de « minimisation des émissions de carbone », etc., amorçant déjà la traduction industrielle et marchande de la décroissance<sup>30</sup>. La sortie du capitalisme implique un nouvel habitus, qualitatif, et non pas quantitatif : pour le marketing, l'attention continue aux divers « signaux faibles » indiquant une telle (r)évolution, constitue un enjeu essentiel, en ce qu'elle remettrait fortement en question ses actuels modes opératoires.

### De « nouvelles » voix de l'anticapitalisme ?

L'étude ici menée du (des) *Zeitgeist(s)* de la décroissance insiste sur les récurrences, les constances – sur le semblable, transhistorique, au détriment du dissemblable. Il est vrai que, pour certains autres opposants à la course actuelle du système – notamment les écologistes « progressistes », confiants en la science, attendant des technologies la possibilité d'avancées salvatrices –, ce dissemblable paraît trop peu marqué :

il existe bien un imaginaire de la décroissance [...], il ne convaincra certainement que les déjà convaincus. C'est l'imaginaire du déjà-vu, ce en quoi il ne saurait être le nôtre. Non pas que le déjà-vu n'ait aucune valeur (nous ne cessons au contraire de voir le pire et le mieux que le pire sous couvert de nouveauté) mais simplement que le déjà-vu nous est refusé. L'imaginaire se nourrit de son propre dépassement. Que ce dépassement soit impossible et les hommes auront définitivement oublié ce qu'imaginer veut dire<sup>31</sup>.

Contre la décroissance, dont la montée en puissance perturbe les équilibres, les écologistes progressistes sont amenés à développer des argumentations auxquelles il importe, en marketing, d'être attentif – en ce qu'elles peuvent porter un autre imaginaire collectif. On peut s'attendre, par ailleurs, à ce que plusieurs « nouvelles » voix se fassent bientôt entendre, dans le texte de la décroissance, au-delà de celles déjà cacophoniques. Ainsi : 1/ du dandysme et de l'éco-nationalisme, comme mouvements historiquement dérivés du romantisme, dont on peut anticiper le retour (par élimination de certains narratèmes liés à la décroissance et / ou par développement hyperbolique de certains autres) ; et 2/ de possibles glissements, historiquement liés au zélotisme, vers les « fondamentalismes » des religions instituées (adoptant aussi les thématiques antimatérialistes de la frugalité, de la sobriété heureuse, et développant un discours eschatologique en ligne avec la thématique, millénariste, de la Chute).

30. Certains vont même jusqu'à envisager et étudier les possibilités et modalités d'engagement de la grande distribution dans le mouvement de la décroissance (cf. Venturini, 2008).

31. Voir <http://bernat.blog.lemonde.fr/2007/12/12/la-decroissance-ou-l-imaginaire-de-la-decolonisation-de-l-imaginaire>.

## Références

- AGRIKOLIANSKY E. et SOMMIER I., éd. (2005), *Radiographie du mouvement altermondialiste*, Paris, La Dispute.
- ALBINSSON P. et PERERA B. (2009), From trash to treasure and beyond: The meaning of voluntary disposition, *Journal of Consumer Behaviour*, 8, 6, 340-353.
- ALBINSSON P., WOLF K. et KOPF D. (2010), Anti-consumption in East Germany: Consumer resistance to hyperconsumption, *Journal of Consumer Behaviour*, 9, 6, 412-425.
- AMOSSY R. (2005). De l'apport d'une distinction: dialogisme vs polyphonie dans l'analyse argumentative, *Dialogisme et polyphonie: approches linguistiques*, éd. J. Bres et al., Bruxelles, De Boeck-Duculot, 63-73.
- ANGENOT M. (2006), Théorie du discours social, *Contextes*, 1, septembre, en ligne à l'adresse suivante: <http://contextes.revues.org/index51.html>.
- ANSART S. et al. (2009), Les apports de l'idéal-type du « bricoleur » au débat croissance / décroissance: vers une « économie du peu »?, *Actes du colloque « Pour la suite du monde: développement durable ou décroissance soutenable? »*, 18-19 mai, HEC Montréal.
- ARIÈS P. (2006), *No conso: manifeste pour la grève générale de la consommation*, Lyon, Golias.
- ARIÈS P. (2007), *La décroissance. Un nouveau projet politique*, Lyon, Golias.
- ARIÈS P. (2009), Trop de tout!, *La décroissance*, 65, décembre 2009-janvier 2010, 2.
- ARIÈS P. (2010), *La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance*, Paris, La Découverte.
- ARIÈS P. et COSTA-PRADES B. (2009), *Apprendre à faire le vide: pour en finir avec le « toujours plus »*, Toulouse, Éditions Milan.
- BAKHTINE M. (2001), *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.
- BALLANTINE P.W. et CREERY S. (2010), The consumption and disposition behaviour of voluntary simplifiers, *Journal of Consumer Behaviour*, 9, 1, 45-56.
- BENASAYAG M. (1998), *Le mythe de l'individu*, Paris, La Découverte.
- BENJAMIN W. (1974), Ursprung des deutschen Trauerspiels, *Gesammelte Schriften*, 1, 1, 203-430.
- BERGADÀA M. (1990), The role of time in the action of the consumer, *Journal of Consumer Research*, 17, 3, 289-302.
- BESSET J.-P. (2005), *Comment ne plus être progressiste sans devenir réactionnaire*, Paris, Fayard.
- BESSON-GIRARD J.-C. (2005), *Decrescendo cantabile: petit manuel pour une décroissance harmonique*, Lyon, Parangon.
- BLACK I.R. et CHERRIER H. (2010), Anti-consumption as part of living a sustainable lifestyle: Daily practices, contextual motivations and subjective value, *Journal of Consumer Behaviour*, 9, 6, 437-453.
- BLOCH E. (1977), *Héritage de notre temps*, Paris, Payot & Rivages.
- BOLTANSKI L. et CHIAPPELLO E. (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- BOLTANSKI L. et THÉVENOT L. (1991), *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, PUF.
- BOUVER E. de (2008), *Moins de biens, plus de liens*, Charleroi, Éditions Couleur livres.

- CARR M. (2004), *Bioregionalism and Civil Society*, Vancouver, UBC Press.
- CERTEAU M. de (1990), *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, t. 1, *Arts de faire*.
- CHABAUD D. et GERMAIN O. (2006), La réutilisation de données qualitatives en sciences de gestion : un second choix ?, *Management*, 9, 3, 191-213.
- CHERRIER H. (2009a), Anti-consumption discourses and consumer-resistant identities, *Journal of Business Research*, 62, 2, 181-190.
- CHERRIER H. (2009b), Disposal and simple living: Exploring the circulation of goods and the development of sacred consumption, *Journal of Consumer Behaviour*, 8, 6, 327-339.
- CHERRIER H. et MURRAY J. (2007), Reflexive dispossession and the self: Constructing processual theory of identity, *Consumption, Markets and Culture*, 10, 1, 1-30.
- CHEYNET V. et CLÉMENTIN B. (2004), Résister par la pauvreté, *La décroissance*, 23, septembre.
- COVA B. (1995), La déconsommation : symptôme de rupture de la modernité, *Sociétés*, 50, 359-368.
- CRAIG-LEES M. et HILL C. (2002), Understanding voluntary simplifiers, *Psychology and Marketing*, 19, 2, 187-210.
- CRETTEZ X. et SOMMIER I., éd. (2006), *La France rebelle*, Paris, Michalon.
- DAVIS H. (2010), The sustainability zeitgeist as a GPS for Worldly Leadership within the discourse of globalisation, *European Academy of Management 10<sup>th</sup> Annual Conference*, 19-22 mai, Rome, EURAM.
- DI MÉO C. (2006), *La face cachée de la décroissance*, Paris, L'Harmattan.
- DURAND G. (1986), Mythèmes du décadentisme, *Décadence et apocalypse : séminaires de l'année 1985-1986*, numéro spécial du *Cahier du Centre de recherche sur l'image, le symbole et le mythe*, 1, Dijon, université de Bourgogne, 3-16.
- DURAND G. (1989), *Beaux-Arts et archétypes*, Paris, PUF.
- DURAND G. (1996), *Introduction à la mythologie*, Paris, A. Michel.
- DURAND G. (2005), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.
- EDENSOR T. (2005), Waste matter – the debris of industrial ruins and the disordering of the material world, *Journal of Material Culture*, 10, 3, 311-332.
- ELGIN D. (1981), *Voluntary Simplicity*, New York, W. Morrow.
- ERM P. d' et LAZIC P. (2009), *Vivre ensemble autrement : écovillages, écoquartiers, habitat groupé*, Paris, Ulmer.
- FOTOPOULOS T. (2007), Is degrowth compatible with a market economy?, *The International Journal of Inclusive Democracy*, 3, 1, en ligne à l'adresse suivante : [http://www.inclusivedemocracy.org/journal/vol3/vol3\\_no1\\_Takis\\_degrowth.htm](http://www.inclusivedemocracy.org/journal/vol3/vol3_no1_Takis_degrowth.htm).
- FOURNIER S. (1998), Consumer resistance: Societal motivations, consumer manifestations, and implications in the marketing domain, *Advances in Consumer Research*, 25, éd. J.W. Alba et J.W. Hutchinson, Provo (UT), Association for Consumer Research, 88-90.
- FOURNIER V. (2008), Escaping from the economy: The politics of degrowth, *International Journal of Sociology and Social Policy*, 28, 11-12, 528-545.

- GAUTHIER M. (2001), Un néo-romantisme ?, *Phares*, 2, automne, en ligne à l'adresse suivante : <http://www.ulaval.ca/phares/vol2-automne01/texteo3.html>.
- GENETTE G. (1992), *Palimpsestes. La Littérature au second degré*, Paris, Seuil.
- GENKO A. (2008), La décroissance, une utopie sans danger ?, *Entropia*, 4, printemps.
- GHASARIAN C. (2004), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive*, Paris, A. Colin.
- GREGG R. (1936), *The Value of Voluntary Simplicity*, Wallingford, Pendle Hill.
- HABERMAS J. (2001), *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard.
- HEATH J. et POTTER A. (2004), *The Rebel Sell*, Toronto, Harper Collins Canada.
- HEGEL H.G.F (Bourgeois, 2006), *Phénoménologie de l'esprit*, éd. B. Bourgeois, Paris, Vrin.
- HELVÉTIUS C.A. (Moutaux, 1988), *De l'esprit*, éd. J. Moutaux, Paris, Fayard.
- HERDER J.G. von (Grimm, 1993), Kritische Wälder, *Schriften zur Ästhetik und Literatur 1767-1781*, éd. G.E. Grimm, Francfort-sur-le-Main, Deutsche Klassiker Verlag.
- HERZFELD C. (1993), Charles-Louis Philippe entre Hermès et Dionysos, *Recherches sur l'imaginaire*, 24, 193-241.
- HIRSCHMAN A.O. (1970), *Exit. Voice and Loyalty*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- HOLT D.B. (2002), Why do brands cause trouble? Theory of consumer culture and branding, *Journal of Consumer Research*, 29, 1, 70-90.
- HOY D (2004), *Critical Resistance*, Cambridge (MA), MIT Press.
- IRVING J.A. et KLENKE K. (2004). Telos, chronos, and hermēneia: The role of metanarrative in leadership effectiveness through the production of meaning, *International Journal of Qualitative Methods*, 3, 3, article 3.
- IYER R. et Muncy J.A. (2009), Purpose and object of anti-consumption, *Journal of Business Research*, 62, 2, 160-168.
- KEMPF H. (2009), *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Paris, Seuil.
- KREZIAK D. et COVA V. (2010), « Ça peut toujours servir ! » : le consommateur ferrailleur, *Actes des 15<sup>e</sup> journées de Recherche en marketing de Bourgogne*, 18-19 novembre, Dijon.
- LACROIX Y. (2001), Miettes romantiques, *Phares*, 2, automne, en ligne à l'adresse suivante : <http://www.ulaval.ca/phares/vol2-automne01/texteo4.html>.
- LAHILLE P. (2009), *Vivre simplement pour vivre mieux*, Paris, Dangles.
- LASTOVICKA J.L. et al. (1999), Lifestyle of the tight and frugal: Theory and measurement, *Journal of Consumer Research*, 26, 1, 85-98.
- LATOUCHE S. (1989), *L'occidentalisation du monde*, Paris, La Découverte.
- LATOUCHE S. (2003), *Décoloniser l'imaginaire*, Lyon, Parangon.
- LATOUCHE S. (2004), *Survivre au développement. De la décolonisation de l'imaginaire économique à la construction d'une société alternative*, Paris, Mille et une nuits.
- LATOUCHE S. (2006), *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard.
- LATOUCHE S. (2010), *Sortir de la société de consommation*, Brignon, Les liens qui libèrent.

- LAVIGNOTTE S. (2008), *Vivre égaux et différents*, Ivry-sur-Seine, Éditions de l'Atelier.
- LAVIGNOTTE S. (2010), Comment vivons-nous? Décroissance, « allures de vie » et expérimentation politique. Entretien avec Charlotte Nordmann et Jérôme Vidal à propos de Stéphane Lavignotte, « La décroissance est-elle souhaitable? », en ligne à l'adresse suivante : [http://www.objecteurs-decroissance62.fr/site/doku.php?id=en\\_debat:stephane\\_lavignotte\\_01](http://www.objecteurs-decroissance62.fr/site/doku.php?id=en_debat:stephane_lavignotte_01).
- LE GUIFFANT A. et PARÉ L. (2009), *L'art du désencombrement*, Saint-Julien-en-Genevois, Éditions Jouvence.
- LEMAJY J. (2005), Mouvement altermondialisation et identité collective des organisations, *Anthropologie et sociétés*, 29, 3, 39-58.
- LEPESANT M. (2009), Les trois pieds politiques de l'objection de croissance, accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.reseada.eu/2009/08/les-trois-pieds-politiques-de-lobjection-de-croissance>.
- LINHARDT D. (2007), Épreuve terroriste et forme affaire : Allemagne, 1964-1982, *Affaires, scandales et grandes causes*, éd. L. Boltanski, Paris, Stock, 395-452.
- LOREAU D. (2009), *L'art de l'essentiel*, Paris, J'ai lu.
- LOVELOCK J. (2007), *La revanche de Gaïa*, Paris, Flammarion.
- LÖWY M. et SAYRE R. (2005), *Révolte et mélancolie*, Paris, Payot & Rivages.
- MAFFESOLI M. (2003), Imaginaire et pluralité, *Esprit critique*, 5, 2, en ligne à l'adresse suivante : <http://www.espritcritique.fr/0502/esp0502article01.html>.
- MICHELETTI M. (2003), *Political Virtue and Shopping*, New York, Palgrave Macmillan.
- MILES M.B. et HUBERMAN A.M. (2003), *Analyse des données qualitatives*, Bruxelles, De Boeck.
- MOISIO R.J. et ASKEGAARD S. (2002), Fighting culture. Mobile phone consumption practices as means of consumer resistance, *Asia Pacific Advances in Consumer Research*, 5, 1, 24-29.
- MONIN E.-Y. (2009), *Chez les bâtisseurs d'utopies. Des pays de Cocagne, phalanstères, communautés, ashrams, aux éco-villages et autres alternatives post-new-age*, Paris, Y. Monin.
- MONTANDON A., éd. (2001), *Mythes de la décadence*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal.
- MOREAU G. (2005), *Dictature de la croissance*, Boulogne, Ginkgo éditeur.
- MORRIS M. (2001), Contradictions of postmodern consumerism and resistance, *Studies in Political Economy*, 64, 7-29.
- MOSER W. (1999), Mélancolie et nostalgie : affects de la *Spätzeit*, *Études littéraires*, 2, 31, 83-103.
- MURTHY V. et MCKIE D. (2008), Learning from historical periods: Zeitgeist correlations between environment, leadership, and strategy, *World Review of Entrepreneurship, Management and Sustainable Development*, 4, 4, 331-344.
- NOVALIS F. (1798), *Logologische Fragmente*, en ligne à l'adresse suivante : <http://novalis.autorenverzeichnis.de/lf/index.html>.
- OEVERMANN U. et al. (1979), Die Methodologie einer « objektiven Hermeneutik » und ihre allgemeine forschungslogische Bedeutung in den Sozialwissenschaften, *Interpretative Verfahren in den Sozial- und Textwissenschaften*, éd. H.-G. Söffner, Stuttgart, Metzler, 352-434.

- OZANNE L.K. et BALLANTINE P.W. (2010), Sharing as a form of anti-consumption? An examination of toy library users, *Journal of Consumer Behaviour*, 9, 6, 485-498.
- PACCALET Y. (2006), *L'humanité disparaîtra, bon débarras!*, Paris, Arthaud.
- PACCALET Y. (2007), *Sortie de secours*, Paris, Arthaud.
- PEÑALOZA L. et PRICE L. (1993), Consumer resistance: A conceptual overview, *Advances in Consumer Research*, 20, éd. L. McAlister et M.L. Rothschild, Provo (UT), Association for Consumer Research, 123-128.
- PIRO P. (2009), Quelle stratégie pour convaincre?, *Politis*, 1070, 1, en ligne à l'adresse suivante: <http://www.politis.fr/Quelle-strategie-pour-convaincre,8171.html>.
- RABHI P. (2006), *La part du colibri, l'espèce humaine face à son devenir*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- RABHI P. (2008), *Manifeste pour la Terre et l'humanisme*, Arles, Actes Sud.
- RABHI P. (2010), *Vers la sobriété heureuse*, Arles, Actes Sud.
- RADIX E. (2001), *L'homme-Prométhée vainqueur au XIX<sup>e</sup> siècle*, thèse de doctorat en lettres modernes, université de Lyon III.
- RICHARD J.-P. (1999), *Études sur le romantisme*, Paris, Seuil.
- RIESEL R. et SEMPRUN J. (2008), *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances.
- RITSON M. et DOBSCHA S. (1999), Marketing heretics: resistance is/is not futile, *Advances in Consumer Research*, 26, éd. E.J. Arnould et L.M. Scott, Provo (UT), Association for Consumer Research, 159.
- ROBERT-DEMONTROND P. (2002), La nostalgie: du refus de l'altérité à la quête de l'ipséité, *Arobases*, 16, 1, 19-29.
- ROBERT-DEMONTROND P. (2006), Principes conceptuels et méthodologiques de la mythanalyse, *L'interprétation du discours*, éd. P. Robert-Demontrond, Rennes, Apogée, 207-272.
- ROBERT-DEMONTROND P. (2008), Mesurer le juste prix des produits issus d'une filière « commerce équitable local »: principes, enjeux et limites épistémologiques d'une approche par évaluation contingente, *Management et avenir*, 6, 20, 216-239.
- ROBERT-DEMONTROND P. (2009), Une micro-mythanalyse de l'imaginaire des Amapiens, *Marketing et résistance(s) des consommateurs*, éd. D. Roux, Paris, Économica, 109-128.
- ROBERT-DEMONTROND P. et JOYEAU A. (2007), Le label « commerce équitable » comme praxème: diversité des acteurs, diversification des significations, *Revue de l'organisation responsable*, 2, 2, 54-69.
- ROSS K. (2005), *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Paris, Éditions Complexe.
- ROUX D. (2007), La résistance du consommateur: proposition d'un cadre d'analyse, *Recherche et applications en marketing*, 22, 4, 59-80.
- RUMBO J.D. (2002), Consumer resistance in a world of advertising clutter, *Psychology and Marketing*, 19, 2, 167-185.
- SAFRANSKI R. (2007), *Romantik. Eine deutsche Affäre*, Munich, Hanser.

- SALLANTIN T. (2008), Commentaires sur « Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable » de René Riesel, 5 août, en ligne à l'adresse suivante : <http://www.decroissance.info/Commentaires-sur-Catastrophisme>.
- SHUMPETER J. (1954), *Histoire de l'analyse économique*, Paris, Gallimard.
- SEYFANG G. (2006), Ecological citizenship and sustainable consumption: Examining local organic food networks, *Journal of Rural Studies*, 22, 4, 383-395.
- SHAW D. et MORAES C. (2010), Voluntary simplicity: an exploration of market interactions, *International Journal of Consumer Studies*, 33, 2, 215-223.
- SHAW D. et NEWHOLM T. (2002), Voluntary simplicity and the ethics of consumption, *Psychology and Marketing*, 19, 2, 167-185.
- SOMMIER I. (2001), *Les nouveaux mouvements contestataires à l'heure de la mondialisation*, Paris, Flammarion.
- SOMMIER I. (2003), *Le renouveau des mouvements contestataires à l'heure de la mondialisation*, Paris, Flammarion.
- SPETH J.G. (2008), *The Bridge at the Edge of the World*, New Haven, Yale University Press.
- STAMMERJOHAN C. et WEBSTER C. (2002), Trait and situational antecedents to non-consumption, *Advances in Consumer Research*, 29, éd. S.M. Broniarczyk et K. Nakamoto, Provo (UT), Association for Consumer Research, 126-132.
- TEMPLE G. et DARKWOOD V. (2010), *Le manifeste Chap : savoir-vivre révolutionnaire pour gentleman moderne*, Paris, Éditions des Équateurs.
- TERTRAIS J.-P. (2004), *Du développement à la décroissance*, Paris, Éditions du Monde libertaire.
- THOMPSON C.J. (1997), Interpreting consumers: A hermeneutical framework for deriving marketing insight from the text of consumers' conception stories, *Journal of Marketing Research*, 34, 4, 438-455.
- TOYNBEE A. (1994), *La grande aventure de l'humanité*, Paris, Payot & Rivages.
- VENTURINI T. (2008), Our daily bread: Eataly and the reinvention of supermarket, *First International Conference on Economic De-growth for Ecological Sustainability and Social Equity*, 18-19 avril, Paris.
- VIDAL J. (2010), Comment vivons-nous ? Décroissance, « allures de vie » et expérimentation politique. Entretien avec Charlotte Nordmann et Jérôme Vidal à propos de Stéphane Lavignotte, « La décroissance est-elle souhaitable ? », en ligne à l'adresse suivante : [http://www.objecteursdecroissance62.fr/site/doku.php?id=en\\_debat:stephane\\_lavignotte\\_01](http://www.objecteursdecroissance62.fr/site/doku.php?id=en_debat:stephane_lavignotte_01).
- VOIGT K.-I. (2007), Zeit und Zeitgeist in der Betriebswirtschaftslehre, *Zeitschrift für Betriebswirtschaft*, 77, 6, 595-613.
- WEBER M. (2000), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Flammarion.
- ZAVESTOSKI S. (2002), The social-psychological bases of anticonsumption attitudes, *Psychology and Marketing*, 19, 2, 149-165.

## Annexe 1

Ont été tout particulièrement consultés :

- parmi les sites dédiés à la décroissance, porteurs d'informations et de débats sur ce thème :
  - <http://decroissance.info/>; <http://www.decroissance.org/>; <http://objectifdecroissance.fr/>; <http://www.les-oc.info/>; <http://www.apres-developpement.org/>; <http://economie-alternative.les-oc.info/>; <http://www.degrowth.net/>; <http://www.partipourladecroissance.net/>; <http://www.objecteursdecroissance.fr/>; <http://nanorezo.free.fr/>; <http://actu.adoc-france.org/>; <http://simplicitevolontaire.info/>; <http://www.bretagnedecroissance.fr/>; <http://ocparis.canalblog.com/>; <http://www.colibris-lemouvement.org/>; <http://decroissance.lehavre.free.fr/presse/>;
- parmi les sites plus spécifiquement organisés comme vecteurs de revues dédiées à ce thème :
  - <http://www.ladecroissance.net/>; <http://www.revuesilence.net/>; <http://www.entropia-la-revue.org/>; <http://www.lesarkophage.com/>; <http://www.lagedefaire.org/>;
- parmi les sites moins spécifiquement focalisés sur la problématique de la décroissance, mais idéologiquement liés :
  - <http://www.casseursdepub.org/>; <http://www.antipub.org/>; <http://www.bap.propagande.org/>; <http://www.deboulonneurs.org/>; <http://www.zerosurdix.net/>; <http://confluences.ma-ra.org/>; <http://www.philosisyphie.net/>; <http://habiter.les-oc.info/>; <http://acc.agora.eu.org/>; <http://www.actionconsommation.org/publication/>; <http://sortirdeleconomie.ouvaton.org/>; <http://ecolib.free.fr/>.

Ont également été consultés, parmi les forums et réseaux sociaux traitant du thème de la décroissance :

- <http://forum.decroissance.info/>; <http://simplicitevolontaire.bbfr.net/forum.htm>; <http://www.forumfr.com/sujet253933-post50-les-decroissants-pourquoi-nous-prend-on-pour-des-fous.html>; <http://www.facebook.com/search.php?q=d%C3%A9croissance&init=quick>; <http://www.facebook.com/group.php?gid=118374625490&v=wall>.

En exemples de vidéos en ligne, rapportant des débats ou des entretiens avec des décroissants, voir :

- <http://www.liberation.fr/terre/06012406-decroissance-alternative-credible-ou-mirage>;
- [http://www.dailymotion.com/video/x8l09w\\_debat-decroissance-conte-croissance\\_news](http://www.dailymotion.com/video/x8l09w_debat-decroissance-conte-croissance_news);
- [http://www.dailymotion.com/video/xa4sxz\\_rene-paysan-insoumis-et-decroissant\\_news](http://www.dailymotion.com/video/xa4sxz_rene-paysan-insoumis-et-decroissant_news).



## Annexe 2

Le mouvement de la décroissance est originellement organisé, idéologiquement et politiquement, par l'association Casseurs de pub – créée en 1999, à Lyon, sur la base d'une critique de la société de consommation et la promotion d'alternatives. En 2004, l'association a ainsi publié le premier numéro de la revue *La décroissance* et, en 2006, plusieurs de ses militants ont été à l'initiative de la création du Parti pour la décroissance (PPLD). Se revendiquant de l'écologie politique, ce mouvement s'appuie sur les institutions électorales pour promouvoir la décroissance. Idée qui, avancée lors des états généraux de la décroissance équitable, organisés à Lyon en 2005 (avec notamment les écolos libertaires, les alternatifs, le groupe Écolo), s'est avérée clivante – divisant les décroissants entre ceux soucieux d'une participation active à la vie politique et ceux refusant au contraire toute forme d'organisation politique. Dès 2006, Latouche contesta le PPLD, lui reprochant d'institutionnaliser prématurément la décroissance, l'exposant « au piège de la politique politicienne » au lieu de peser en profondeur dans les débats publics et de « contribuer à faire évoluer ainsi les mentalités ». Implosant en 2007, sous l'effet de vives dissensions internes, le PPLD est relancé en 2008 pour repolitiser la société et resocialiser la politique (<http://www.partipourladecroissance.net>). Il se trouve alors confronté, d'une part, à la création en 2007, autour de militants de la région parisienne, du Mouvement des objecteurs de croissance (MOC), d'inspiration libertaire, visant « le bien-être et l'épanouissement individuels et collectifs dans la simplicité volontaire » (<http://www.les-oc.info/>), et d'autre part, à la création en 2010, du Parti des objecteurs de croissance (POC), visant à faire exister la décroissance sur la scène électorale (<http://www.objecteursdecroissance.fr/>). Reprenant le projet de « mise en forme du social » par la mobilisation politique, l'Association des objecteurs de croissance (AdOC) naît en 2009, du rapprochement entre le PPLD et le MOC, auxquels se joignent les altermondialistes du mouvement Reseda (<http://actu.adoc-france.org/>). Se présentant comme la « maison commune de la décroissance », l'AdOC devient un mouvement politique officiel, soucieux de participer aux campagnes électorales (dans une perspective non électoraliste, n'ambitionnant pas l'intégration des exécutifs, mais visant l'utilisation politique des élections pour leur fonction tribunitienne). Bien que partant d'une plate-forme de convergence, l'AdOC est vite ébranlée par de vifs conflits. Fin 2010, le PPLD, le POC et des membres de l'AdOC décident de participer aux élections cantonales de 2011 afin d'accroître la présence, sur la scène médiatique, des idées de la décroissance. La grande majorité des décroissants ne sont pas actifs dans ces structures. Certains leur privilégient d'autres mouvements politiques (comme ATTAC, Utopia...), ou d'autres partis politiques (comme Europe Écologie). D'autres décroissants, considérant que le jeu politique est discrédité, dans ses formes conventionnelles, s'engagent dans des mouvements associatifs dont l'orientation spirituelle est marquée – comme Terre et humanisme (de P. Rabhi), la Ligne d'horizon – et/ou s'investissent dans le développement d'alternatives locales au système marchand (AMAP, SEL, SOL...).

